

# La nouvelle du mois

*Atelier d'écriture de nouvelles*



*Mai et juin 2009*

**L'aimant littéraire**

<http://www.cours-ecriture.org>

## **Contact**

**L'esprit livre**, Jocelyne Barbas

Contact@cours-ecriture.org

37, rue des Quintus 86190 Quinçay – France

Tel : 05 49 44 27 69



# La nouvelle du mois

## *Avertissement*

Ces nouvelles ont été produites dans des ateliers d'écriture de L'aimant littéraire. Leur degré d'aboutissement correspond à une étape de formation littéraire de leur auteur. Certains textes comportent des imperfections, des fautes d'orthographe, des maladresses et ne sauraient être assimilés à des textes publiés ou publiables en l'état.

L'aimant littéraire n'intervient pas dans ce cadre en tant qu'éditeur mais uniquement comme animateur du site de *L'aimant littéraire* et formateur.

Cette diffusion n'a aucune vocation commerciale et ne donne pas lieu à versement de droits d'auteur. Ce recueil de nouvelles est diffusé avec l'accord des auteurs qui restent propriétaires de leurs textes.

Ce recueil peut être librement diffusé et donner lieu à de nouveaux échanges entre les membres de L'aimant littéraire.

# Sommaire

Max et moi	5
Courir	11
Derrière le volant de sa vieille Volvo	18
Derrière le colt	21
L'effet mer	25
Un nouveau départ	27
La femme éternelle	32
Le Noël des volailles	37
Le lien	41
Réception	44
«...Mais c'est la mer qui prend l'homme. »	49
Noce brune	54
Transparence	60
Pas ici	62
L'homme en noir	66

# Atelier d'initiation



## Max et moi

*Sylvie Lambert – Syllabe- Lille*

J'ai déposé le papier plié en quatre sur le tableau de bord de la voiture, comme à chaque fois. Je vais le laisser là, un jour, deux peut-être, oui, tout au plus deux, en tout cas jamais plus de deux. Puis il disparaît de lui-même comme par enchantement, sauf que cela n'en est pas un. Oui, le papier plié en quatre va disparaître.

En fait, c'est un coup de Max, oui, je crois que c'est lui qui fait disparaître le papier que je pose sur le tableau de bord de la voiture. Max est mon ami, autant dire mon seul ami, le meilleur, mon meilleur et seul ami.

Un ami extraordinaire qui sait faire des choses extraordinaires.

Il faut que je vous raconte. Max et moi nous nous connaissons depuis très, très longtemps. D'aussi loin que je me souviens nous avons toujours été ensemble. Ensemble et amis, des amis inséparables jusqu'à l'accident.

Une histoire de gosses, moche, une bagarre pour un billet de banque disparu. Un billet de cent francs belge que Max gardait plié en quatre dans la poche de son pantalon, il le trimbait partout, un cadeau, un trésor pour un gamin de 10 ans, peut-être l'a-t-il tout simplement perdu.

En tout cas le grand Charles que Max avait dans le collimateur lui a flanqué une rouste pas possible et mon pauvre ami est allé s'affaler sur le mur du fond de l'impasse. Moche que je vous dis, la peau de son front s'est déchirée, une fleur pourpre a surgi, tentaculaire. La fureur l'a transporté jusqu'à son adversaire, le bras de Charles s'est levé une fois encore, le coude tiré vers l'arrière s'est détendu d'un seul coup, Max a

s'est envolé, est retombé de guingois, trois pas à reculons et est resté collé droit sur le mur. Il est resté là les yeux grands ouverts, droit comme un i, accroché par la nuque au clou qui jaillissait du mur de briques. La lumière de son regard s'est éteint, l'énorme clou rouillé fiché dans le cervelet a tout fait disjoncter. Charles a détalé. L'enquête a statué sur l'accident. La faute à pas de chance. Il y a eu un léger bruit de succion lorsqu'ils ont décroché mon ami. Max a disparu quelques jours, puis il est revenu. A partir de ce moment là il n'a plus été là que pour moi. Il ne parlait qu'à moi, restait près de moi, le même qu'avant, et rien que pour moi. Pour les autres il est devenu mon ami imaginaire, comme ils ont dit. Les autres, les grands, ceux qui savent tout, enfin c'est ce qu'ils croient, simplement ils n'ont jamais su qu'ils se trompaient. Max et moi sommes toujours amis et ce n'est pas mon imagination, il y a que Max ne veut plus les voir, ne veut plus se faire voir d'eux, il est là pour moi et rien que pour moi. Nous nous parlons tard dans la nuit, nous parlons de nous, rarement des autres, ceux qui vivent autour de moi, les aveugles, les trompés, les trompeurs, les tristes, les méchants, ceux qui le croient imaginaire, ceux qui se croient vivants. C'est un ami, un véritable ami, et c'est pour ça qu'il prend les papiers que je laisse dans la voiture. Ces papiers que j'écris au stylo plume, à l'encre noire, que je plie en quatre et que je laisse sans adresse ni enveloppe et qui disparaissent. Nous ne parlons jamais de ces papiers, de leur disparition, de la disparition de ceux qui portent le nom que j'écris, le nom de celui ou de celle qui me fait mal, me bouscule, se moque de moi, me repousse, me hurle dessus, me heurte le cœur ou me retourne les entrailles.

Parfois, je parle de ces brimades à Max, bien sûr. Il me dit de ne pas y prêter attention, que cela n'a pas d'importance. Mais cela me fait mal quand même, par en dedans, comme une boule qui voyage à l'intérieur et se bloque, qui m'empêche de respirer, me brûle après les repas, me donne la nausée et m'enserme la tête le soir avant de m'endormir. Max veut toujours

voir le bon côté des choses, il est trop gentil, je lui ai dit l'autre jour, il a ri. J'aime bien quand il rit. Parfois nous rions de rien, comme ça sans vraiment de raison. Après je me sens bien. C'est une bouffée d'oxygène ces fous rires. Tous les soirs je raconte ma journée à Max, il est attentif, intéressé, respectueux.

Le matin lorsque je pars travailler il dort encore.

Je le laisse reposer, je ne le dérange jamais.

Je pars travailler. J'arrive à l'usine, je mets mon uniforme et je rejoins mes compagnons de trime. Pas folichon ce boulot mais j'aime mes machines, elles aussi me parlent, elles parlent le langage machine, bien sûr, je leur parle de Max, cela les rassure. Mon contremaître dit que je suis un expert, je sais bien que ce n'est pas donné à tout le monde de parler le langage machine alors j'ai souvent affaire aux grosses pannes, les coups de calcaire comme disent les ouvriers, moi je sais que cela arrive chaque fois qu'ils accélèrent les cadences, qu'ils négligent les graissages. Elles se vengent mes machines, ce n'est pas bien mais elles ont raison. Il faut les respecter.

C'est important le respect, ça aide à nous regarder bien en face dans le miroir de la salle de bains le matin, et tant pis si la peau du visage reste froissée, si vous avez le regard explosé par la trop longue veille, si vos cheveux sont hirsutes et que vous avez une haleine de chacal. Oui peu importe, si en croisant le regard des autres vous y voyez le respect, idem lorsque vous leur serrez la main. C'est fou ce que l'on peut ressentir lors d'une poignée de mains.

Les regards, je les évite, c'est ce que je me dis, me force à croire, en vérité : ce sont eux qui m'évitent, tout comme les poignées de mains, il faut dire que j'ai souvent les mains sales et graisseuses. C'est le métier qui veut ça. Mécano. Ma passion c'est les voitures. Avant j'étais pilote de bolides sur routes défoncées et plutôt beau gosse. Mes chronos étaient bons et je n'avais peur de rien. Même la fille du patron me trouvait à son goût. Églantine qu'elle s'appelle. Un nom de fleur, une jolie fleur et une jolie fille. Bon voilà Brassens qui déboule avec sa 'jolie fleur dans une peau de vache, une jolie vache

déguisée en fleur'. N'avait pas tord le troubadour !. Certains l'appelle Titine, gentiment puisque c'est la fille du patron, pour moi c'est Mademoiselle. Les jolies filles je les ai toujours évitées à fortiori les filles de patron. J'ai flirté un certain temps avec la célébrité. La petite gazelle me suivait partout, et faisait de son mieux pour que je comprenne qu'elle était partante pour un flirt, elle aussi, et plus si affinités. Maintenant je suis une gueule cassée, j'ai enroulé ma 205 GTI autour d'un arbre, je m'en suis mieux sorti qu'elle. Dorénavant les filles se détournent à mon approche. Les filles et les gars aussi. Ils sont devenus les autres. Mademoiselle ne m'a jamais plus suivi. Au détour d'un couloir je l'ai entendue demander à son père de me jeter dehors car « il est si laid maintenant ». En attendant que cela arrive j'ai réglé son compte à 'yeux bleus et perruque blonde aux jambes parfaites et langue de vipère'. J'ai inscrit son nom sur un papier en changeant de stylo plume – encre bleue – afin qu'elle apprenne la valeur de ma laideur. Ce soir-là alors qu'elle traversait la chaussée hors du passage protégé à la tombée de la nuit un chauffard l'a fauchée avec brutalité. Depuis elle se bave sur les genoux, défigurée, estropiée et muette, elle se traîne dans un chuintement caoutchouteux le long des couloirs où j'ai installé, à la demande de son père, les rampes d'accès pour son fauteuil électrique. Ses anciens collègues évitent son regard, tous se détournent dégoûtés, tous sauf moi. Elle sait à présent.

Il est temps de vous parler d'Elle. Il le faut. Maintenant. Elle est passée à quelques mètres de moi un certain matin, la tête doucement inclinée vers l'avant. Il pluvait, le paysage s'est mis à scintiller de toutes parts, le lointain, la route, les arbres, ses vêtements, ses cheveux et plus que tout ses jolis yeux bleus plus humides que nécessaire. C'est comme ça que nos regards se sont croisés, ou plutôt heurtés, car c'est un bien un choc que j'ai ressenti.

Tout s'est figé une fraction de seconde, le temps d'un battement de paupières et tout s'est transformé.

Elle m'a souri en murmurant un : bonjour. Elle m'a souri et le trou béant de mon estomac s'est comblé.

Elle m'a souri et le feu de mes douleurs anciennes s'est assoupi. Elle m'a souri avec douceur.

Il n'y avait pas « mon dieu qu'il est laid » dans son regard. Ses yeux disaient « bonjour, voisin du milieu de la rue. » et cela tintait comme « bonjour, être humain, qui mange et respire comme moi, je t'offre mon salut et un sourire en prime.

J'ai tout pris, le salut, le sourire et la promesse de lui offrir quelque chose très bientôt s'est imposée à moi.

Au petit matin la rue était envahie par les voitures de police. Il y en avait partout, le long du trottoir et d'autres garées en travers vers le fond de l'impasse. Un horizon d'uniformes, de casquettes, grouillait, ça remuait autant qu'une fourmilière quand on met le pied dedans. Je me suis approché.

On m'a doucement poussé derrière un cordon blanc. Oui, j'ai compris. Ne pas approcher. Pas la peine.

Je veux juste aider, enfin si je peux.

-Comment cela a-t-il pu arriver ?

-Que faisait-il ici ?

-C'est quoi cette machine ?

-Une agrafeuse cloueuse pneumatique.

-Et là ? Entre les deux yeux ?

-C'est un clou.

-Comme ça en plein front ?

-L'endroit le plus vulnérable de la boîte crânienne.

-Qu'est-ce que vous croyez ?

-Un accident ? Un suicide ? Un meurtre ?

-Avec un clou ?

-On l'a identifié ?

-J'ai quelqu'un là-bas qui parle d'un de ses voisins, le grand Charles...

Je suis rentré chez moi. J'ai retrouvé le papier plié en quatre dans la poche de mon pantalon, le papier et le chronomètre. J'ai jeté le papier avec le nom de Charles tracé à l'encre noire, et remis le chronomètre dans le tiroir. Max n'est pas rentré cette nuit. Il n'est plus jamais revenu

d'ailleurs. Je croise ma voisine très souvent, Elle me sourit. Je suis heureux, Elle n'a plus de traces de coups sur le visage à présent. Le soleil brille et le ciel me semble bien plus bleu.

## Courir

*Mathieu DURAND, Poisy, Haute-Savoie*

J'étais chez Clo et Patoche l'autre soir, un petit repas improvisé – salade de riz / quiche – bien sympa d'ailleurs. Les enfants ont été sages, le petit dernier s'est endormi très vite, le grand était content de veiller un peu, même si il a fini par s'effondrer sur le canapé. Les parents de Manu étaient présents, c'était bien de les revoir, ce n'est pas souvent et quand ils sont là, on fait tout pour ne pas les rater. D'où le repas improvisé. Mais je m'égare déjà...

On en était au dessert et par hasard, la conversation s'est concentrée quelques minutes sur une amie de Denis qui a du jour au lendemain abandonné la pratique de la course à pied. Un matin, comme ça, en se réveillant, elle s'est demandé « pourquoi » ? Pourquoi les entraînements quatre fois par semaine, pourquoi les marathons, pourquoi les douleurs ? Ne trouvant pas de réponse satisfaisante, elle a jeté ses baskets à la poubelle et ne s'en porte pas plus mal. Au contraire.

Autour de la table, tout le monde était plutôt d'accord avec cette décision d'une implacable logique. Courir dix kilomètres en vingt secondes de moins que son voisin ou que soit même deux ans auparavant semblait non seulement inutile mais aussi – je traduis le sentiment général – complètement con. Bon. Je ne l'ai pas pris pour moi, bien sûr, mais je me suis quand même senti obligé de mettre en évidence le caractère extrême de l'équation « sportif = couillon » qui filtrait de la tablée.

Patoche a fini par élargir le débat en balançant une de ses incroyables convictions intimes :

d'après lui, 95% des choses que nous faisons dans une journée ne servent à rien. Ce chiffre mettant cruellement en danger notre édifice mental, chacun s'est appliqué à chercher des arguments pour le contrer. Personnellement, je n'en n'ai pas trouvé et aucun de ceux avancés ce soir là ne m'a convaincu. Mais c'est un autre sujet, revenons à nos baskets.

Je pratique la course à pied de façon régulière depuis une dizaine d'année et participe à quelques compétitions. Voilà pourquoi l'histoire de cette fille m'a interpellé. Oui, c'est vrai, au fond, pourquoi ? Cette question a tourné dans ma tête toute la soirée....

XXXX

Premièrement, j'aime ça, tout simplement. Je ne me force pas du tout à courir pour quelque raison que ce soit (garder la forme, rester mince, développer ma musculature, éviter les maladies cardio-vasculaire, limiter les risques de rater le bus, ...). Non. Je cours pour le simple plaisir que cela me procure. Bien sûr, cela ne répond pas vraiment à la question, mais cela écarte déjà quelques pistes.

Il est également tout à fait clair que si j'ai commencé un jour la course à pied, c'est grâce à mon père. Il a pratiqué ce sport pendant des années, dans le même esprit que moi maintenant, en « amateur assidu ». Je n'ai pas de souvenir précis de la façon dont il m'a initié, cela reste flou. Je me rappelle qu'enfant, quand il devait m'emmener à une quelconque activité, ses affaires de footing étaient toujours dans le coffre. S'il avait une heure à tuer, il partait découvrir les environs.

Mais mes souvenirs les plus précis concernent la « course de l'escalade ». Il s'agit d'une course populaire qui a lieu chaque premier samedi de décembre dans la vieille ville de Genève. On m'y a inscrit pour la première fois en 1987. Je n'ai

raté que cinq éditions depuis. A l'époque, nous étions invités chez Anne-Marie de Roulet, dont l'appartement donnait sur le parcours de la course. Cette fille est la marraine d'un des enfants d'amis de mes parents, les Bachofner. Ils étaient là aussi, entre autres....Il y avait un monde fou dans ce lieu, des gens entraient et sortaient sans arrêt en fonction des horaires des courses, la douche fonctionnait toute la journée. On pouvait applaudir les coureurs directement depuis la fenêtre, ou descendre le long de la ruelle, profiter de l'ambiance. Je me souviens des « hop hop hop » qu'on hurlait au passage de la course d'élite, des « allez papa » chanté avec mes frangins, à l'unisson, du défilé déguisé... Dans les rares temps morts, on jouait à l'intérieur avec deux jeux en bois, que je n'ai jamais revu ailleurs. Le premier était une sorte de labyrinthe posé sur plan inclinable au moyen de petites molettes placées sur les côtés. Il fallait déplacer une bille en évitant de tomber dans les pièges. Le deuxième se jouait à plusieurs. Il s'agissait d'une sorte de billard simplifié : le tapis était remplacé par un plateau, les boules par des palets qu'on projetait en les frappant avec l'index.

C'est fou, je me souviens parfaitement de cela et pas du tout de mes propres courses. Je sais que cela se passait le matin, c'est d'ailleurs toujours le cas pour les enfants. C'est à peu près tout. Ah non, tiens, un seul souvenir me revient : j'ai fini ma course, je suis encore très essoufflé. Je marche le long d'une avenue avec mon père et j'ai un terrible hoquet. Impossible de l'arrêter, tous les cinq secondes, il me secoue tout le corps. Mon père me rassure en posant sa main sur mes épaules. Il me dit quelque chose comme « c'est rien, c'est l'effort ». Il rigole un peu. Mon unique souvenir...

J'aime toujours cette course. J'y vais un peu comme en pèlerinage. Je me rends compte que j'essaie toutes les années d'emmener quelqu'un avec moi, de rassembler le plus de gens possible, comme pour recréer un peu l'atmosphère de l'appartement d'Anne-Marie...

XXXX

L'image d'un papa sportif, le souvenir nostalgique d'une ambiance de course populaire seraient donc les deux piliers de ma passion pour la course à pied. Soit, mais cela n'explique pas tout. Mes frères qui ont vécu la même chose n'ont pas mordu à l'hameçon avec autant de férocité...

Je pourrais évoquer le côté pratique et pas cher de ce sport, l'absence totale de contrainte – on peut courir n'importe où, pendant le temps qu'on veut ou dont on dispose et ça coûte deux paires de chaussures par an – mais je crois que cela me ferait passer à côté de l'essentiel.

L'essentiel, le voilà : la pratique de ce sport me permet de développer ma vie spirituelle. Cela semble incroyable, non ? Je n'ai pas osé en parler chez Patoche, parce que c'est un peu compliqué à expliquer, mais j'en suis pourtant persuadé.

Quand je cours, seul et dans des paysages sauvages, je rentre assez souvent dans un état d'hyper sensibilité. Mon esprit devient vaporeux, cotonneux, léger, flottant et en même temps, tous mes sens sont aiguisés comme jamais. C'est tellement difficile à décrire...Ce qui est certain, c'est que dans cet état, je me sens en communion parfaite avec la nature. Ce sont les seuls moments où j'ai l'impression d'être exactement « à ma place », au même titre que l'arbre, l'écureuil, le ruisseau... Le caillou comme dirait Francis Cabrel... Je fais partie de ce monde naturel, j'en suis l'un des composants. Ce sentiment me fait très souvent glisser vers une admiration puissante et sincère de ce qui m'entoure. Je devine le divin dans la beauté de la nature, je m'émerveille et je remercie le créateur pour tout cela. Autrement dit, je prie. A ma façon.

D'autre part, je ressens très nettement l'effet purificateur de la course sur mon corps et mon esprit. A l'image de mes muscles, qui se débarrassent petit à petit de leurs toxines, mon esprit se clarifie également. La masse pesante des petits soucis quotidiens se liquéfie, s'élimine dans ma transpiration et je me mets alors à penser avec beaucoup plus de clairvoyance. En quelques foulées, les derniers petits tracassés sont résolus et ma pensée se fixe alors sur des sujets plus profonds. Par exemple, depuis la mort de Manu, il n'y a quasiment pas une seule fois où je n'ai pas pensé à lui en courant. D'ailleurs, quand je dis « penser à lui », ce n'est pas tout à fait cela. Quelque part, l'état mental que j'ai décrit plus haut me rapproche de lui. Je me sens plus pur et puisque je l'espère évoluant maintenant dans un univers de pureté absolue, je me retrouve plus proche de lui. Parfois je lui parle, parfois je ne fais qu'imaginer lui parler. J'espère toujours qu'il se sent aussi bien que moi à ce moment là. Apaisé, la pensée claire et pleine d'énergie.

XXXX

Je ne vais pas non plus me mentir à moi-même. Si je suis scrupuleusement des programmes d'entraînement, si je vais parfois jusqu'à la douleur, ce n'est pas uniquement pour développer ma spiritualité... Je n'ai pas besoin de chercher des heures pour trouver au moins deux autres raisons.

La première est que je ne suis pas insensible à l'esprit de compétition. Je ne participe qu'à trois ou quatre courses par an, mais il est tout à fait hors de question de m'y rendre sans être parfaitement préparé. L'adage olympique « l'important, c'est de participer », ce n'est pas pour moi... Mes objectifs sont toujours les mêmes : aller plus vite que l'année précédente et battre tous les gens que je connais. J'aime aussi beaucoup participer à des courses que mon père a fait du temps de sa splendeur et

exploser ses chronos. Là, c'est sûr, dans ce référentiel là, l'équation « sportif = couillon » n'est pas loin de se vérifier ... Il faudrait analyser cela, essayer de comprendre... Il doit certainement s'agir d'un phénomène de compensation. Etre devant en sport me permet sans doute de mieux digérer le fait d'être derrière dans d'autres domaines. Pas très reluisant, mais chacun s'équilibre comme il peut...

La deuxième raison est encore plus débile : je suis complètement accroc à la course à pied. Si je n'ai pas ma dose, je deviens nerveux, aigri, agressif. Si je tarde un jour encore, le mal de tête et les bouffées de chaleur s'ajoutent à la liste des symptômes. Très désagréable. Pour moi et mon entourage, malheureusement. Il me faut donc courir trois à quatre fois par semaine pour éviter cet état. Cela ne fait jamais plaisir d'être dépendant à quoique ce soit, surtout quand cette dépendance a tendance à s'accroître. Il y a encore deux ans, il m'arrivait de prendre quelques semaines de pause. C'est fini maintenant, je cours toute l'année. Je m'accommode de cette addiction en me disant « après tout tant mieux ! Le ministère de la santé incite régulièrement la population à pratiquer une activité régulière et moi, je ne peux pas m'en passer ! » Mais quelque part, cela me dérange. Je me sens un peu enfermé, un peu pris au piège. Il y a des jours où je dois courir, j'en ai besoin, sans en avoir forcément envie et ça, ce n'est pas normal, je m'en rends bien compte. Pour le moment, je laisse filer. Je ne me sens absolument pas prêt pour une cure de désintoxication...

XXXX

Cette année, c'est sûr, on inscrit Noé à la course de l'escalade. L'an passé il n'avait pas l'âge requis, mais cette fois, c'est bon. D'ailleurs il est super motivé : il s'entraîne tous les jours entre la table et le canapé. Son fan-club compte une

dizaine de membres : sa maman et moi, bien sûr, son grand-père, tonton Romain et tata Céline, mon pote JP et Valérie...

Je nous imagine déjà, au bord du parcours, dans la petite côte juste après chez Anne-Marie, à écarquiller les yeux pour le reconnaître parmi le flot de gamins. Mon père sera surexcité, comme d'habitude, il aura sans doute amené une cloche ou un quelconque machin qui fait un boucan d'enfer et se sera arrangé avec les cinquante inconnus à côté de nous pour qu'ils crient « allez Noé ! » au passage du champion...

D'ailleurs à ce moment là, quand je vais le voir, tout rouge et tout essoufflé, quand il va lever ses grands yeux vers nous, nous sourire, à mon avis, c'est bête, mais je vais me mettre à chialer. Et cela fera certainement partie des 5% de choses qui ne sont pas inutiles dans une journée....

## Derrière le volant de sa vieille Volvo

*Ian Manzitto – Tubize - Belgique*

Derrière le volant de sa vieille Volvo, Victor attend. Il tapote des doigts sur le tableau de bord poussiéreux. Sur son pare-brise quelques vignettes autocollantes attestent du nombre de traversées de la Suisse que ce véhicule a à son actif. Certaines, compte tenu des années d'insolation sont jaunies, presque illisibles. Elles ont été collées en bon ordre les unes en dessous des autres.

Soudain, des enfants sortent de la petite école que l'on aperçoit au travers de la vitre crasseuse et pleine de traces de doigts côté passager. Les élèves rejoignent pour certains leur maman, d'autres la grand-mère, certains s'accrochent au cou de leur grand-père. Il ne reste bientôt plus aucun bambin, alors qu'une jeune dame se dirige vers la voiture et monte à son bord.

Victor tourne la clef de contact, sans faire trop attention, déboîte de dessus le trottoir et part à toute allure dans la grande chaussée. La route sillonne dans le bois et la Volvo couleur terne presque mat caracole à une allure modérée pour s'arrêter sur le bas-côté, dans un emplacement de stationnement hypothétique mais qui convient à ravir pour l'urgence.

Dans l'habitacle, la chaleur est torride tant la passion a fait fusionner les deux corps. On se cogne, on arrache culotte, veston pour les lancer à l'arrière, sur la plage de la lunette déjà encombrée par toutes sortes d'objets hétéroclites.

En toute hâte on se rhabille sans dire mot en se concédant de temps à autres un petit sourire complice de satisfaction, de travail bien accompli et puis on redémarre.

Dans la chambre de l'hôpital, les stores sont baissés, tout est dans la pénombre, une femme encore jeune est couchée sur le lit, barreaux levés, en cage. Canule, perfusion, masque à oxygène, elle est entravée de toutes parts. La face interne de ses bras n'est qu'hématome. Le seul son presque humain à côté des bips des instruments est son râle qui émane de sa poitrine presque inerte.

Dans le fauteuil à côté du lit, Victor est à peine visible. Il est comme un glaçon qu'on aurait oublié au fond d'un verre après avoir vidé le whisky, il s'amenuise. Son regard est figé et ne semble pas entendre le son qui émane de ce corps meurtri, crucifié. La lumière de la veilleuse semble se propager, s'irradier dans les chairs du bras suspendu à la sangle qui le retient au barreau du lit, on aperçoit la zone d'ombre qui préfigure l'os. Victor fixe le diagramme vert de l'appareil bleu qui sonorise les battements du cœur. On a toujours l'impression que le bip devient continu et que les zigzags verts finissent plats. Victor d'un geste machinal prend entre les doigts le tube de la perfusion et le fait rouler entre le pouce et l'index, puis il essaie de le plier en deux, juste pour voir si le flux reste continu. On bloque l'arrivée d'eau d'un tuyau d'arrosage par le simple pincement du conduit. En effet, le liquide ne circule plus.

Ses yeux s'écarquillent, une idée lui a traversé l'esprit, elle était lisible dans son regard. C'est pour la soulager ! Pour son bien ! C'est un acte de charité ! Je porterai le deuil ! Je resterai veuf

un an ou plus ! Elle aura une belle tombe ! Elle n'aura pas trop souffert ! L'institutrice, elle n'en saura rien et tant mieux ! Mais le courage lui manque et il lâche le tuyau. Il sue comme une bête, il a un mal de chien à sortir de sa torpeur, il allait commettre l'irréparable.

Il sort de la chambre et court dans les couloirs de l'hôpital. Il ne sait plus où il va et il se parle à lui-même : « Quelle idée d'avoir une maîtresse quand celle qu'on aime vraiment se bat jusqu'à son dernier souffle pour rester en vie pour ses enfants qui attendent à la maison ! »

Victor monte dans sa voiture, il tourne la clef de contact, sans faire trop attention, il déboîte de son emplacement sur le trottoir pour prendre la chaussée à voie rapide. On entend le crissement de pneus, s'ensuit un vacarme de bruit de tôle métallique mélangé à des bris de glace et le bloc moteur qui traîne sur le bitume.

Dans l'habitacle, la chaleur est torride et Victor le visage contre le volant rend son dernier soupir.

## Derrière le colt

*Aline PITTOREAU , Tours, Pays de Loire*

11h58 : Le soleil frappait sur les aiguilles de l'horloge de l'église. En perspective, la rue principale, l'unique voie de GoldHill, petite ville de l'ouest, bâtie sur la promesse de l'or.

Jack et Morton se faisaient face.

Mon cœur passait de chamade à rémoulade.

Hier, lorsque Jack est entré dans le saloon, mal rasé, poussiéreux, j'ai tout de suite pensé : *Encore un opportuniste, un aventurier de la pépite, chercheur le jour, ivrogne le soir.* La ville avait besoin d'une école, d'hommes responsables, capables de donner de l'intérêt à la fortune.

\_ « B'jour, m'dame, zoriez une chambre pour moi ? »

Il tenait maintenant son chapeau d'une seule main, par la pliure. Sa présence derrière le bar rendait l'observation plus opportune ; il apparut, confiant, large d'épaules... Dans le ton de sa voix, malgré un langage commun, une assurance subtile, *oserais-je penser virile*, éveilla en moi un intérêt troublant.

Asphyxiée par la ville, j'avais suivi mes frères. Les grands espaces, la liberté, le projet ambitieux de s'établir dans l'ouest...

Prendre soin de ces hommes m'avait donné, pendant quelque temps, l'illusion d'être heureuse.

\_ « Au 1<sup>er</sup>, côté rue, la chambre du milieu. Faut régler d'avance. »

Je regrettais déjà ce ton désabusé.

\_ « R'ci, m'dame. » Dit-il, posant des pièces sur le comptoir. « Zoriez un bac ...euh...j'veux dire...voyez, pour faire un brin d'toilette...quand j'me s'rai occupé d'mon ch'val. »

\_ « Y'a ce qu'il faut dans l'arrière-cour, et Jerry va prendre soin de votre cheval. »

Ses yeux, gris-bleus, s'étaient éclaircis, comme s'il avait retrouvé quelque chose. Un réveil.

Tout en remettant son chapeau, Jack avait consenti un sourire. Je n'avais pas pu m'empêcher de fixer son regard, de l'encourager.

Un soutien qui s'échappe, s'abandonne, puis se donne...

Au coucher du soleil, la horde des affamés avait envahi le saloon. Les aboiements d'absurdités rivalisaient avec les jappements de jurons. Les ivrognes lapaient leurs verres en me jetant des regards éplorés. Et Jack était enfin réapparu !

Son visage imberbe avait retrouvé de la vigueur, et on pouvait lire sur les rides de ses yeux une tension trop soutenue, qui contrastait avec les gestes lents de ses mains.

Ses mains.

Peu de mots avaient été échangés pendant les instants qui filèrent, cotons et sourds, où je l'avais servi lui et les autres. Mais ces allées et venues m'avaient permis d'appréhender sa proximité, et cet homme m'était de plus en plus familier. Me tenir debout, là, semblait évident.

\_ « Betty, tu f'rais mieux de retourner dans la cuisine ». Mitchel et Jerry avaient la mine des mauvais soirs, des soirs d'embrouilles. Jerry tenait déjà son fusil sous le comptoir.

Trois hommes, ceinturons, mains sur le colt. Un souffle sur le plancher avait fait le silence.

\_ « GoldHill a quelque chose qui m'appartient ! ». Morton était petit, teigneux. Son ton haineux laissait le saloon dans une impuissance collective, qui faisait fuir les regards vers des lieux insoupçonnés de la salle.

Jack leva la tête.

\_ « J'suis là Morton. J'te donnerai c'que tu veux, mais laisse ces gens tranquilles.

\_ Mes amis ont besoin de s'amuser un peu, Jack, te r'trouver les a épuisés. » Son ricanement lui déformait le visage.

Un des acolytes, tira une bière des mains d'un vieillard, qui s'y agrippa par réflexe. Immédiatement, le sbire avait sorti son colt, le coup atteint le bras qui tenait encore le verre. Un deuxième coup retentit, l'homme, touché à l'épaule s'écroula. Jack, debout, prêt à tirer encore, tenait Morton en joue. Jerry, lui, tenait son fusil, et visait le troisième.

\_ « Sortez d'ici. Réglez vos histoires ailleurs.

\_ Demain, Jack, midi, juste toi et moi. »

Morton avait craché sur le vieux qui geignait et ils étaient sortis pleins d'arrogance.

Un flottement avait traversé la pièce, puis les chuchotements avaient pris le dessus, des indignations commençaient à percer. Je cherchais Jack. Il montait dans sa chambre. Mitchel avait tenté de me retenir.

Là, devant la porte.

Quel élan m'avait poussé, qu'allais-je dire ?

\_ « Désolé m'dame, j'avais pas causer d'ennuis.

\_ Betty, c'est Betty. Jack, c'est ça?" » Il tenait la poignée de la porte.

\_ « Mm, bien Betty, d'main tout rentrera dans l'ordre. » Il me fixait, je ne voulais pas que tout rentre dans l'ordre. Il me fixait et son regard me disait qu'il ne voulait pas non plus.

\_ « Pourquoi ce Morton vous en veut ?

\_ J'ai tué son frère. » Jack baissait les yeux. J'ai mis ma main sur son avant-bras.

Le contact.

J'avais changé. Comme si, jusqu'ici, tout avait été une répétition, un entraînement.

\_ « Son frère...le même genre que lui ? » Son front se plissait, son poing s'était refermé.

\_ « Son frère c'était un bandit, qui volait les commerçants. Un fumier qui cognait les femmes ...»

Jack, prenait du temps entre chaque phrase. Je respirais à son rythme.

Un soir ivre mort, le frère de Morton avait croisé Marilyn, la femme de Jack, l'avait forcée à danser, un pistolet sur la tempe. Marilyn avait tenté de s'enfuir, et le pire s'était produit. Jack le menuisier, de tempérament calme, sans histoire, avait tremblé de rage. Il tremblait encore.

J'ai mis ma main sur sa joue, aucune larme.

\_ « Betty, j'ai perdu la tête, j'ai tout perdu » Son regard avait croisé le mien ; il voulait prendre, je voulais qu'il prenne.

Dans un geste désespéré, il avait saisi ma taille.

Ce jour là, Jack avait pris une arme et tué, comme on perd sa virginité, dans le désir et l'ignorance.

Sur mes lèvres je sentais cette brutalité empreinte d'avidité. Mes doigts attrapaient ses cheveux. La chaleur sentait la terre chauffée par le soleil. J'avais cessé de respirer, je respirais enfin.

11h59 : Le soleil frappait sur les aiguilles de l'horloge de l'église. En perspective, mon cœur, l'unique voix de mon corps, bâti sur la promesse de l'or.

Jack et Morton se faisaient face.

J'étais le fourreau de son arme, suspendue autour de sa taille, suspendue à une minute, prête à donner la vie.

## L'effet mer

*Françoise Segal – Paris – Ile de France*

Je ne dois pas cesser un instant de me concentrer, j'ai bien trop peur de disparaître, ou de me réveiller brusquement et de réaliser que j'aurais rêvé cet instant !

Aussi, je lis et relis les statuts que maître Peter Allan Jones a soigneusement rédigé. J'ai rendez dans deux heures maintenant. A la fin de la journée, je commencerais ma nouvelle vie

Tout d'abord, refaire une dernière fois le tour des lieux, distinguer les travaux d'urgence à réaliser de ceux qui pourront attendre, me rendre ensuite à l'hôtel des bords de mer afin de réserver une chambre le temps nécessaire. Se procurer les coordonnées d'un plombier, d'un peintre et d'un menuisier puis, ... commander l'enseigne !

Le fond sera bordeaux et en lettre anglaises de couleur crème, on pourra lire: " l'éphémère" à moins que je n'écrive l'effet mère ? après tout, rien ne vaut la cuisine de sa mère dit on, cela pourrait inciter les gens à me faire confiance ?

Je dois soigner la cuisine .j'ai besoin d'un véritable laboratoire, ce n'est pas très grand certes mais je n'ai pas non plus l'intention de préparer de grandes quantités. Tout doit être petit, joli, bon et raffiné. Tout sera présenté dans de la porcelaine ancienne, de vieux pots en céramique. Tout s'achètera, tout se vendra, petites bouchées aux légumes et non pas ces grosses quiches que l'on vend partout et qui me donnent la nausée, des cakes aux fruits, des fondants au chocolat miniature, des mini madeleines et des financiers à la rose. Que des miniatures.

Je dois aussi préparer les tracs, "l 'éphémère" doit pouvoir se déplacer. J'ai la liste de toutes les foires des environs, j'y installerais un stand

25

La nouvelle du mois – L'aimant littéraire –  
<http://www.cours-ecriture.org>

avec de la dentelle ancienne et tous les brocanteurs me prêteront leur vaisselle pour que j'y puisse déposer mes gourmandises. Ainsi je vendrais le contenant et le contenu. Tout le monde fera travailler tout le monde et sera bien nourri .

Je suis sûre que ça va marcher.

Jamais, jamais plus je ne retournerais dans leur bureau du 32<sup>ème</sup> étage. Jamais plus je ne me présenterais devant quiconque, un carnet à la main et une tasse de café de l'autre. Jamais plus je ne serais dirigée par quiconque.

C'est sûr , ça va marcher.

ça y est le train ralentit. Je sens l'odeur de la mer. Je voudrais l'emprisonner, la mettre dans des petits flacons transparents avec un joli ruban bleu autour et les distribuer à tout le personnel du 32<sup>ème</sup> étage. Mais attention, quiconque l'ouvrira sera pris d'une frénétique envie de grand large. Alors, un à un, les autres flacons s'ouvriront, l'air de la mer s'engouffrera jusque dans les climatiseurs, les pigeons laisseront la place aux mouettes. Et dans un vacarme étourdissant dont seules les mouettes sont capables, la mer coulera des robinets des lavabos des toilettes pour dames. Elle coulera tant et tant que les bureaux , les dossiers les ordinateurs vogueront au milieu des agrafes et trombones. L'effet mer. Oui, c'est ça, l'effet mer. Seuls ceux qui auront réussi à se jucher sur le dos d'une mouette s'en sortiront. Et là, je les accueillerais avec une tasse de chocolat fumante et un financier à la rose.

## Un nouveau départ

*Léo Rahban – Méribel -Savoie*

Ça m'a pris comme ça. D'un coup. Un matin.

Je me suis réveillée sur un matelas au milieu de la chambre de ma copine Michelle, une strip-teaseuse de Bristol. C'était grâce à elle que j'avais trouvé une solution à mes problèmes d'argent ; elle était strip-teaseuse et gagnait très bien sa vie, alors pourquoi pas moi ! Mon addiction avait fini par me poser de gros soucis financiers et Michelle avait été un peu mon bon samaritain à moi.

J'avais mal partout à cause des excès de la veille. Et de l'avant veille. Et de l'année passée...L'alcool, la coke, le sexe à tout va, ce n'était plus pour moi. J'étais fatiguée, mal dans ma peau, mal dans mon cœur. Ça faisait déjà trois semaines que je squattais chez Michelle et je me sentais encore moins moi qu'en arrivant.

Ça ne pouvait pas continuer comme ça. J'étais plus forte que ça et je le savais. Il fallait juste trouver la force d'appeler à l'aide...Et ce matin-là je l'ai fait.

Retourner chez mes parents à Paris ne me tentait guère donc j'ai appelé mon grand-père Jean. Jean était un papy jeune et actif. Il était skippeur dans les îles. En gros son travail consistait à promener des gens riches d'îles paradisiaques en îles paradisiaques, sous le soleil des tropiques. Il vivait en Guadeloupe sur son bateau depuis trente ans et il adorait ça. Sa vie colorée et pleine de soleil me fit tout à coup rêver du haut de mon matelas pourri dans l'appart pourri de Michelle. En plus il pleuvait dehors, et dans ma tête, c'était tout gris. Comment m'étais-je retrouvée dans un telle galère ?

« Do you have fags honey ? »\* me demanda Michelle assise à poil sur son lit.

« Non, j'ai pas de clopes. Go back to sleep you look like hell !» \*\*

Elle se mit à rire et retourna se coucher. Elle était toujours plus ou moins défoncée la petite Michelle...

C'est donc à ce moment là que je pris mon courage à deux mains pour me sortir de cet enfer. À moi les îles, le soleil et le sable fin !

« Allo Papy, c'est moi, Eléonore. »

« Heeeey, ma petite fille préférée ! J'allais justement t'appeler. »

« Ah bon ? T'allais m'appeler ?»

« Oui ! Je viens d'arriver en France, je suis aux Sables d'Olonnes et je prépare un catamaran à affréter en Martinique. Il reste une place de libre pour la traversée, je me suis dit que si t'étais dispo, ça te dirait peut-être ? »

Alors là, je n'en revenais pas. Je tombais assise par terre dans le couloir, sous le choc. Le hasard faisait quand même bien les choses. Ça m'est arrivé assez souvent d'ailleurs. Ce qui me pousse à me demander si le hasard existe vraiment ! Je me meurs et me

tues à petit feu tous les soirs chez Michelle, et mon grand-père, au bout du fil, m'offre un mois de désintox gratuite et sans tentation possible ; à priori c'est plutôt difficile de se faire livrer deux grammes de coke en plein milieu de l'océan Atlantique !

C'était comme si mon cœur se remettait à battre dans ma poitrine encrassée par les cigarettes. La lumière au bout du tunnel et tout le tralala, je suis sûre que ça arrive quand on meurt. Moi, j'étais morte, et j'ai vu la lumière au bout du tunnel. Enfin dans mon cas c'était plutôt mon grand-père arborant une auréole jaune fluo debout sur le pont de son bateau !

« Salvation at last »\*\*\*, pensais-je en raccrochant le téléphone. Le port d'Olona des Sables d'Olonnes : pays de la délivrance et d'un nouveau départ. Je ne pensais plus qu'à ça, aux Sables d'Olonnes et à mon papy sauveur sur un grand catamaran tout blanc.

Je n'ai pas mis longtemps à faire mes valises. Michelle dormait encore quand j'ai claqué sa porte. Il fallait juste que je rentre chez moi à quelques heures de train de là pour vendre mes platines, payer mes dettes et annoncer mon départ à mon proprio Tim, qui vivait au dernier étage de la maison, ainsi qu'à Ben, mon dealer...

Grace à un héritage, Tim avait acheté une grande maison dans les années 80 avec cinq chambres. Il louait quatre des chambres à des gens « cools » et « undergrounds » comme moi, c'est à dire à des jeunes qui lui ramenaient des drogues en fin de soirée et qui lui tenaient compagnie des nuits entières à tergiverser sur la politique, le monde, les drogues et la musique des années 60. Tim était un hippie soixante-huitard d'un mètre quatre-vingt et pesant pas plus de cinquante kilos. Il était bien plus intelligent que la majorité des gens que je connaissais, et passait sa journée à regarder des émissions du style « des chiffres et des lettres » tout en fumant joints sur joints. C'était un homme affectueux et très drôle. Je garde de très bons souvenirs de cette grande maison, même si personne ne faisait le ménage et qu'il y avait du bruit tout le temps. J'adorais rentrer au petit matin et réveiller Tim qui dormait devant la télé du salon. Je lui offrais une bière et de la coke s'il m'en restait, et on refaisait le monde ensemble jusqu'à tard dans l'après-midi. Tim était l'oncle que j'aurais voulu avoir...

Quant à Ben, mon dealer, il était l'anti-dealer parfait. Contrairement aux dealers des séries télé, Ben était un mec totalement banal et simplet, enfin, en apparence seulement. Il n'était pas couvert de tatouage ni de piercings, et quand il souriait on aurait dit un ange déchu, ou un instituteur de maternelle. Je revendais de la coke pour lui qu'il m'amenait à domicile tous les jeudis soir. J'avais un gramme gratuit pour trois grammes vendus, et il venait la semaine suivante pour collecter les gains, renflouer mes stocks et parler musique. En échange je lui apprenais à mixer mais il n'était pas très bon. On en rigolait bien ! Il m'aimait bien parce que j'étais française et drôle. Il trouvait ça fou que je me sois autant adaptée à la vie anglaise et aussi vite incrustée dans le monde underground de Reading. Quand j'y repense, moi aussi je n'en reviens pas !

Tim et Ben ont tout de suite compris mon besoin de partir, de me sauver pour recommencer une vie meilleure ailleurs, peut-être dans les îles. Ils savaient que ma place était ailleurs. Ces gars étaient des gens bien, même si vous pourriez penser le contraire à la vue de ce que je viens de vous dire. Avec l'argent gagné en faisant du strip-tease j'ai payé mes deux mois de loyers en retard,

et j'ai vendu mes platines à Ben qui était ravi, même s'il perdait une bonne cliente et une prof de mix très patiente !

Et voilà comment en une semaine j'avais quitté ma vie glauque et je me retrouvais en transit chez mes parents en région parisienne avant d'aller retrouver mon papy au Port des Sables d'Olonnes.

Une semaine après mon coup de fil béni des dieux (en bonne athée, je n'utilise dieu que lorsqu'il m'est favorable), je me retrouvais donc à l'entrée du port Olona, mon chauffeur de taxi posant mes valises sur le bitume. Après une longue observation du port et des bateaux amarrés, je ne voyais aucun catamaran.

« Eléonore, woohooooooooo !! »

Ça c'est la voix de mon grand-père, mais où est-il ce bougre ?

« Par ici, je suis là ! » me cria-t-il.

Ah. Ça y est, je le vois. Ça a mis un peu de temps. Forcément, le bateau sur lequel il se tient debout n'est pas amarré dans le port. Ni à l'eau d'ailleurs. C'est une grosse coque de catamaran posée sur le bitume. Il n'y a pas encore de mât ! Je m'imagine alors qu'ils l'ont commandé sur Ikea.fr, et qu'il va falloir le construire nous-mêmes. Je souriais à cette pensée ridicule...

« C'est bien que tu sois arrivée cette semaine, tu vas pouvoir nous aider à construire le bateau au fur et à mesure que les pièces sont livrées ! » me dit-il en m'embrassant.

Mon sourire disparu. Vite, une clope. Une vodka. Viiiite !!

Il s'est passé trois semaines avant que nous prenions la mer pour de bon. En effet, ce catamaran avait été commandé en pièces détachées et elles arrivaient au compte-goutte chaque jour. Je n'ai pas arrêté de boire ni de fumer pendant ces trois semaines, mais je n'ai pas pris de drogues et j'ai beaucoup ri. Forcément on est devenus potes avec tous les gens du port et on a passé des moments formidables. J'existais en dehors du monde sombre dans lequel j'étais entrée cette dernière année en Angleterre et ça me faisait énormément de bien de voir le monde en couleurs de nouveau.

Le reste de l'équipage est arrivé peu après moi. Il y avait la femme hippy de mon oncle hippy (la belle-fille de mon grand-père) et un médecin anesthésiste qui partait faire une mission de deux mois à Pointe-à-Pitre. Il s'appelait Guillaume. Un mec drôle, la trentaine et pas sexy du tout, le parfait compagnon pour ma désintox de drogue et de sexe : pas de tentation à bord !

On est parti du port Olona le 10 Novembre 2001, à la date limite car après ça on ne peut pas traverser l'Atlantique dans ce sens, c'est trop dangereux. J'avais donc 21 ans, toutes mes dents, et surtout tous mes rêves, qui étaient enfin remontés à la surface. Tous ceux que j'avais oublié pendant cette dernière année...

Je me souviens très bien de notre départ. J'ai à peine regardé les gens du port qui faisaient de grands signes et qui nous souhaitaient bonne chance. Je regardais vers l'avant du bateau, vers le large. Vers ma libération. L'air frais, l'air pur, la mer cette force de la nature, et la chance de passer un mois loin de mes

démons pour réfléchir et me remettre sur le droit chemin. La fin du cauchemar....

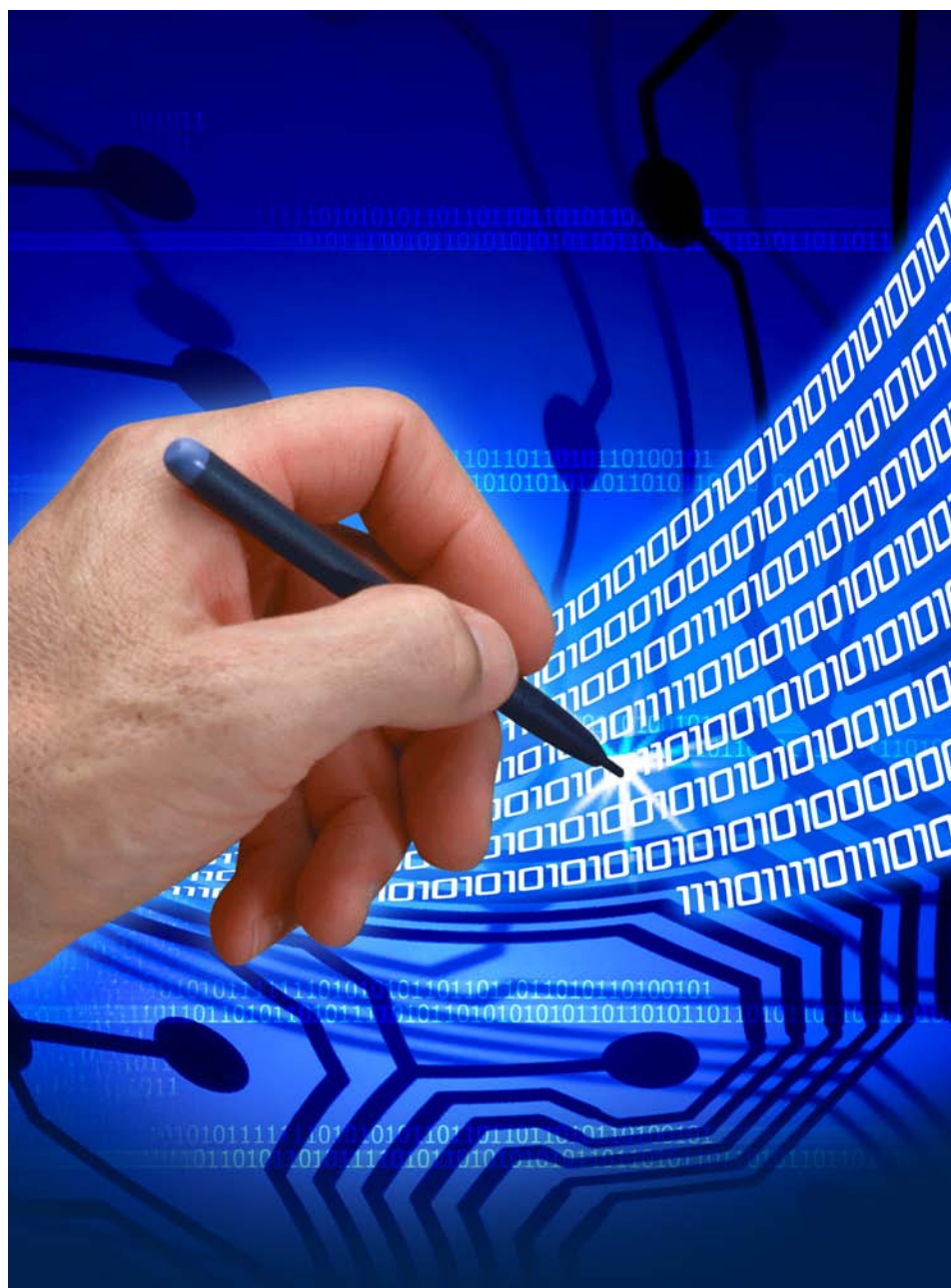
Rien que d'y repenser j'ai le sourire, la banane même ! Ce jour est marqué à jamais dans ma mémoire. Le jour où j'ai retrouvé l'espoir d'une vie meilleure.

\*"As-tu des clopes ma puce?"

\*\*\*"Retourne te coucher, t'as vraiment une sale tête"

\*\*\*\*"L'heure de ma délivrance a enfin sonné"

# Atelier de formation



## La femme éternelle

**Barbara Grimm – Karlsruhe - Allemagne**

Mes pieds s'enfoncent dans un amas de cailloux instable. À chaque pas je relève mes jambes de plus en plus alourdies pour avancer d'un rythme saccadé. Le soleil brûle mes lèvres desséchées. Je les humecte de temps en temps avec quelques gouttes d'eau que j'ai emportée dans ma gourde. Le son d'un grillon pénètre dans mon corps au point que j'ai envie d'expirer le volume agaçant. L'air vibrant suggère un blanc rocheux et éblouissant. À l'horizon des deux côtés de l'île allongée s'étend l'immense surface de l'azur.

Il y a trois semaines j'ai appris la mort de Marie, mon épouse. Un accident de voiture a cessé sa vie d'un coup, me l'a arrachée en détruisant en quelques secondes nos illusions de vie commune. La douleur de cet événement m'a détaché de tous mes points de repères. Même mon travail de journalisme ne m'excite plus, la raison pour laquelle j'ai décidé de me retirer quelques jours sur cette île pierreuse et rude.

*Ce lieu n'existe pas. Je me promène dans un phantasme de planète désertique, dans un mirage de bizarrerie rocheuse, de blancheur éclatante. Je ne sais pas si j'avance. Mes mouvements me bercent, me bercent dans une image fantasmagorique. Je vais y arriver.*

Au sommet d'une colline j'ai vue sur le village de pêcheur où je veux m'installer. Ses maisons grisâtres ne se détachent que légèrement de l'aridité qui les entoure. Des plantages d'oliviers, des petits troupeaux de moutons et de chèvres font preuve d'une persévérance calme dans la

lutte contre la sécheresse. Le petit port coincé dans une crique est animé.

Je descends pour me mêler dans la petite foule du marché de poissons. Des mains charnues et brusques se battent, se frayent le chemin et gesticulent. J'entends des rires à voix rauque, des cris, des injures prononcés par des bouches édentées. Des feuilles de journaux crasseuses et trempées émanent l'odeur d'algues et de vie de mer.

La fin de la matinée vide la place de marché. Des gestes fatigués ramassent le reste de poulpes, de crabes et d'écaillés nageant dans l'eau des glaçons fondus. Les voix s'atténuent et se dispersent dans les ruelles du village. Je me promène dans un silence ombragé et en longeant les façades fraîches je découvre deux femmes dans une petite cour assises l'une à côté de l'autre sur des chaises en plastique, collées contre une des façades et chacune penchée sur un ouvrage de dentelle blanche. L'une dodeline de la tête au rythme de la danse compliquée de son crochet. Les deux s'entretiennent d'une voix monotone sans vraiment échanger des idées. Elles prononcent des phrases figées comme les prières d'un chapelet.

*Hier, j'ai vu l'étrangère. Dans sa chaumière en dehors du village.*

*Ah, oui. L'étrangère.*

*Ma grand-mère l'a connue, mon arrière-grand-mère l'a également connue.*

*C'est vrai. On dit qu'elle ne vieillit pas.*

*Elle parle à sa chèvre.*

*Une chèvre enchantée ?*

*Pourquoi ? La chèvre parle ?*

*Je ne sais pas.*

*Elle fait de la dentelle.*

*La chèvre ?*

*Non, l'étrangère..... Elle prend du fil noir.*

*Noir ?*

*Depuis des siècles elle utilise la même bobine de fil.*

*Je ne comprends pas.*

Je rejoins l'auberge décrépite où j'ai loué une petite chambre. Des mouches tournent autour de la tête du propriétaire assoupi derrière le comptoir. Un ventilateur accroché de biais s'efforce à souffler des petites bouffées d'air. En arrivant dans ma chambre je m'étends sur le drap blanc de mon lit qui engouffre les images de cette île.

Un claquement me réveille. Une forte brise secoue le battant de la fenêtre dont la vitre reflète un tableau de nuages accumulés. Je me lève en frissonnant pour procurer des denrées à l'épicerie du village.

Dans la rue j'aperçois le ciel assombri percé de lueurs rougeâtres annonçant le crépuscule. Une brise accrue change la couleur de la mer en turquoise. Je remonte le col de ma veste.

En ouvrant la porte de l'épicerie je déclenche une courte sonnerie aigue qui attire les regards curieux de quatre clientes. Deux interrompent leur bavardage devant le comptoir de boulangerie pour continuer immédiatement, rassurées qu'il ne s'agisse que d'un touriste hors-saison. Les autres choisissent des légumes présentés dans de hautes corbeilles devant les étagères de conserves. L'atmosphère est paisible. Une petit détail au sujet d'une recette de gratin d'endives, un regard dédaigneux en écartant les feuilles d'une salade, le frappement d'un melon à petits coups pour détecter sa consistance. La remarque d'une cliente coupe soudain le flux de papotage quotidien.

*T'as entendu. L'étrangère a averti les pêcheurs.*

*Comment ça ?*

*Elle est descendue vers le port.*

*Normalement elle ne sort jamais de sa chaumière.*

*Elle a parlé aux pêcheurs. Ils ne l'ont presque pas comprise à cause de son accent.*

*Qu'est-ce qu'elle a dit ?*

*Elle ne voulait pas qu'ils aillent à la pêche cette nuit. Elle a dit qu'elle a vu la mort.*

*La mort ? Elle est complètement folle.*

*C'est ça. Lorsque personne ne l'a prise au sérieux elle s'est mise à hurler.*

*Mais d'où vient-elle ?  
Ça, personne ne le sait.*

En me frayant le chemin jusqu'au comptoir je paye un morceau de fromage de chèvre et un pain mou typique de la région pour quitter le magasin. L'histoire de l'étrangère suscite un malaise que je tente de repousser. Je regagne l'auberge, un endroit me paraissant protecteur, ma chambre dont la modestie ferme apaise mon inquiétude croissante jusqu'à ce que le sommeil m'emporte.

Le lendemain des cris perçants déchirent le silence, des lamentations, des gémissements déchaînés. Encore brouillé dans le labyrinthe de mes rêves je me précipite à la sortie de l'auberge où je me heurte à un tableau étrange. Une foule d'hommes et de femmes remonte la rue devant l'auberge, un défilé de personnages effarés, levant les bras et quelques-uns serrant le poing. Le propriétaire de l'auberge arpente fiévreusement le bout du trottoir devant la porte d'entrée se frottant le menton d'un air distrait. « Ils sont morts » murmure-t-il. « Deux pêcheurs sont morts... la tempête... ils se sont noyés ».

La foule s'approche de nous. Elle emporte les corps, deux corps enveloppés de couvertures à laine posés l'un à côté de l'autre sur un chariot en bois. Un cortège funèbre. A courte distance je discerne des visages, en pleurs, perdus. Le groupe trotte en avant, désorienté. Soudain une femme s'écrie : « Elle l'a prévu ! C'est une sorcière ! » D'un coup les visages se crispent, se durcissent, émettent une haine violente, une haine qui vise. Les premiers habitants à la tête du cortège se mettent à courir, d'autres suivent après une petite seconde de perturbation, guidés par un simple instinct.

Alerté par cette réaction que j'observe avec une routine journalistique je me laisse entraîné par le mouvement. Nous courons. Nous quittons le village pour nous approcher de la chaumière située sur une petite colline. Je sens l'haleine furieuse des gens qui m'entourent.

Arrivé à la case un petit groupe d'hommes se jette sur la petite portière munis de pierres, de bâtons de bois qu'ils avaient ramassés sur le chemin. Comme elle résiste ils prennent de l'élan pour l'enfoncer. J'accélère pour pouvoir intervenir mais avant que je puisse joindre les hommes je tombe sur une femme désignant une silhouette lointaine de son bras. « Là ! » s'exclame-t-elle tremblante. Les agresseurs se retournent vivement et figent dans leurs mouvements.

A l'horizon de l'île rocheuse illimitée, rongée et légèrement ondulée se détache l'ombre de l'étrangère vêtue d'une tunique. Elle s'éloigne millimètre par millimètre tirant derrière elle un long fil noir. Le fil sort de la porte entrebâillée de la case et se tend à chaque pas qu'elle fait.

Jetant un coup d'oeil à l'intérieur de la maison je découvre l'ouvrage de dentelle en travail à l'autre bout du fil. A chaque petite secousse une maille se décompose, mais dès qu'elle se dénoue une nouvelle maille renaît.

*C'est l'éternité, Marie. Ce lieu danse entre le présent et l'au-delà.*

## Le Noël des volailles

**Dominique Beck – Saint-Pardoux –  
Les Deux-Sèvres**

C'était le soir de Noël, il faisait nuit depuis longtemps, et dans la ville haute, les habitants emmitouflés se hâtaient de rentrer dans la chaleur douillette de leurs maisons.

Un colonel, un huissier, un agent immobilier, le charcutier-traiteur du centre-ville et le conseiller-député-sénateur du pays se congratulaient en se croisant dans les rues froides :

" Bonsoir, maître, voilà une belle nuit qui s'annonce.

- Oh oui, mon colonel, une bien belle nuit.

- Passez un bon Noël, cher ami, mes meilleurs vœux à votre petite famille.

- De même, monsieur le conseiller, au moins cette année nous n'aurons pas de verglas.

- Ma foi, ce ne sera pas plus mal. Mes amitiés à madame. "

Toutes les maisons, les hôtels particuliers, les résidences de standing juchés sur la Citadelle surplombant la vallée du Thouet, étaient parés comme des courtisanes : des guirlandes clignotaient sur les façades, chaque porte avait sa couronne de bienvenue, mais le meilleur se trouvait à l'intérieur. Le feu flambait dans les cheminées, tout ce qu'il y avait de plus beau d'argenterie et de vaisselle triomphait sur la grande table des salons, et une odeur, un fumet, un parfum, des effluves s'échappaient des fours regorgeant de volailles jusqu'aux doubles vitrages les séparant de la rue, la rue hostile et glacée où personne n'aurait voulu se trouver.

La petite vit arriver l'oie sur la table du colonel, sur un plat d'argent, accueillie par de grands cris de joie. Cela faisait des heures qu'elle était sur le trottoir à essayer de vendre des calendriers pour son tonton Raymond, un euro pièce, pas chers, mais pas beaux non plus, elle le voyait bien. Et puis les calendriers, tout le monde en avait. Il l'avait envoyée sans blouson et en tongs, il disait que ça vendait mieux, mais elle tremblait de froid dans cette rue qui sentait si bon et elle n'avait pas vendu un seul calendrier.

Brusquement, une fenêtre s'ouvrit dans la maison du colonel et une femme se mit à crier :

" Dis-donc, toi, tu vas rester longtemps comme ça sous nos fenêtres ? Ce n'est pas une heure pour traîner dehors, fiche-

moi le camp d'ici ! "Et tout d'un coup l'oie sauta de son plat d'argent, bouscula la mégère, se précipita dans la rue avec un couteau et une fourchette plantés dans le dos, et appela la petite : " Viens vite, petite, il ne faut pas rester là, il n'y a rien de bon à attendre de ces gens-là. "

L'oie sur ses pilons fumants, et la petite fille sur ses pieds glacés, coururent de toutes leurs forces, mais bien vite l'enfant s'arrêta.

" Je vois ce que tu as, petite, pose tes mains et tes pieds sur mon dos pour te réchauffer, je sors du four, ça te ravigotera. Si tu veux me rendre service, s'il te plaît, enlève-moi ce couteau et cette fourchette du dos. De l'argent, ça, tu parles, ça m'élanche comme le tonnerre de Dieu ! Du mauvais inox, oui ! Au fait, qu'est-ce que tu fais là toute seule, tu n'as pas l'air de ce quartier ? - J'habite dans le bas de la ville, au faubourg de la Prée, avec maman et tonton Raymond.

- Et ils savent que tu es là ?

- Oui, c'est même tonton qui m'envoie vendre des calendriers dans la rue.

- Hum...drôle de tonton.

- C'est qu'il n'est pas toujours mon tonton. J'ai aussi un tonton du dimanche, et celui du mardi.

- Bon, bref, maintenant que tu es là, autant que tu restes avec moi. On va y aller, dans la ville basse. Mais il faudra que tu me suives sans poser de questions et sans faire de bruit, d'accord ? "

Alors ils se mirent à courir aussi vite qu'ils pouvaient, l'une sur ses pieds gourds, l'autre sur ses pilons chauds, et s'arrêtèrent après l'angle de la rue Moque-Souris. Là, une vieille poule les attendait, fumante dans l'air froid, répandant une délicieuse odeur de thym et de clous de girofle. Elle venait de chez l'huissier, un homme tellement pingre que sa femme l'avait quitté et qu'il passait le soir de Noël tout seul avec un plat de pauvre comme l'est une poule au pot, et encore bien trop grosse pour lui.

" Ah, tu es à l'heure, poulette, vite, il nous faut aller à la rue des Cordeliers.

Devant la grille de l'agent immobilier, une superbe dinde toute grillée faisait le pied de grue, avec le bas des cuisses entouré d'un beau papier blanc tout frisotté. "Bien ! Te voilà, ma grosse, est-ce qu'au moins tu es bien fourrée, avec des marrons rissolés au beurre et de la chair à saucisses ? "

Devant la rôtisserie de la place du Marché, trois chapons rôtis, dans leur emballage isotherme, avaient échoué sur le couvercle du conteneur, devant la boutique : le patron les avait laissés trop longtemps sur les broches, et maintenant personne ne les achèterait, alors ils se mirent en route eux aussi.

En les voyant, l'oie eut une idée : ils n'avaient qu'à donner à

la petite leurs sacs isolants pour lui faire des souliers chauds et un manchon pour ses mains glacées. Alors, de plaisir, elle sautait et gambadait dans les rues au milieu des volailles.

En parcourant les rues de la ville haute, ils prirent encore avec eux une paire d'énormes canes, des Rouennaises ceinturées de bardes croustillantes, et enfin une lèche-frite entière de pigeons aux petits pois. Ceux-là s'étaient échappés de la cuisine chez le conseiller-député-sénateur, un homme de rien et de belle apparence, qui poussait la ladrerie jusqu'à acheter des petits pois de la pire qualité, si bien qu'ils étaient durs comme des billes et que personne n'en voulait. " Mais rira bien qui rira le dernier " , roucoulaient les ramiers luisants dans leur grand plat carré.

Ils étaient arrivés à l'endroit le plus haut de la ville, la Citadelle, d'où toutes les petites rues dévalaient, tortueuses et pavées, jusqu'à la ville basse.

Tout le monde s'arrêta pour reprendre son souffle, mais la petite pleurait maintenant en suivant l'oie aussi vite qu'elle pouvait.

" Ça ne va pas, petite ? demanda l'oie.

- C'est que j'ai très mal dans ma poitrine depuis que je suis tombée dans l'escalier avec mon tonton.

- Encore le tonton, grommela l'oie. Écoute, tu as été brave et tu nous as suivis sans faire de bruit, alors maintenant tu vas savoir ce qu'aucune autre petite fille ne saura cette nuit dans cette ville. Attends un peu...

Après les avoir inspectées d'un regard panoramique, l'oie du colonel se dressa sur son croupion et commença à haranguer ses troupes.

" Vous êtes prêts, les amis ? Je peux compter sur vous ? "

Un grand frémissement d'aise lui répondit, qui répandit dans l'air glacé un succulent arôme fait d'épices, d'oignons, de beurre chaud, de fine farce rôtie dans son jus, à faire se radiner tous les chiens et les chats de la ville haute, s'ils ne s'étaient pas laissés duper par l'espoir improbable d'avoir quelques rogatons, en restant au festin de leur maître. Mais il fallait se hâter, pendant que les rues étaient désertes, et avant que la détermination des soldats refroidisse.

" Premièrement, dit l'oie, toi, la poule, tu vas glisser sur ton croupion bien gras depuis le haut de la rue Saint-André jusqu'à la place des Bancs, et surtout prends bien soin de couvrir tous les pavés, je veux une vraie patinoire ! Toi, la dinde, tu vas faire une grande saucisse avec ta farce et la rouler en travers de la rue Férolle en passant par le Vau-Vert, et ne t'arrête pas avant d'arriver en bas. Et que ça glisse ! Les chapons vont secouer leur jus depuis le haut de la Citadelle jusqu'à la rue du Moulin, il doit couler jusqu'au pont Saint-Jacques. Ah ! J'oubliais les canes. Vous allez bien écarter les ailerons et les cuisses, et, sur le ventre, vous nous ferez une démonstration de lipoplanning depuis la Citadelle jusqu'au

bas de la Prée, et là, c'est une pente à 18%, je ne vous dis que ça !

Et maintenant, votre attention, s'il vous plaît ! Les pigeons, vous représentez l'essentiel de nos forces vives ! Votre commando sera opérationnel de la ruelle des Augustins à la rue Miquet. Je vous ai choisi exprès un itinéraire sans beaucoup de pente, et vous répandrez vos petits pois partout sur la chaussée, surtout qu'il n'en reste pas un dans le plat ! Moi, je ferme la marche pour tout vérifier avec la petite. Et rendez-vous, tout le monde, devant la grille des restos du cœur, dans la ville basse.

Tout le monde a compris ? Exécution ! "

Des maisons de la ville haute, repus, le colonel, le député, le rôtisseur, l'huissier, leurs frères, leurs voisins, leurs amis et leurs cousins sortirent respirer la belle nuit froide de Noël.

Le colonel ne fit pas trois pas avant de s'étaler sur des poubelles, où il s'oublia à vociférer des bordées de morbleus et de sacrebleus, ce qui ne le sauva pas de la crotte du chien de l'huissier. La pauvre bête, au milieu de la rue, suivait en bout de laisse son maître jusqu'à ce qu'il se coince la cheville dans une bouche d'égout après avoir déboulé la rue Miquet sur le derrière.

Le conseiller-député-sénateur, lui, après avoir couché femme et enfants, avait sorti sa grosse auto, bien décidé à prendre la route pour régaler autrement une jeunesse qu'il connaissait dans la Vienne, mais l'engin, après avoir évité plusieurs bornes des coins des rues, finit par rater le pont Saint-Jacques et terminer sa course dans le Thouet.

Le rôtisseur, homme placide et pansu, eut juste le temps de constater la disparition de ses chapons avant de dévaler comme une barrique jusqu'au bas du Vau-Vert. Et les voitures se cabossaient entre elles, et les piétons tombaient comme des quilles, couronnés, assommés, estourbis de s'être étalés sur les pavés glissants.

Pendant ce temps, l'oie, la petite et leurs amis étaient venus se ranger en bel ordre contre la grille des restos du cœur, prêts pour l'ouverture et la belle surprise qu'ils allaient faire aux habitants de la Prée, quand, à huit heures, le matin, ceux qui avaient réveillé avec des nouilles, ou des chipolatas pour les plus chanceux, trouveraient toute cette belle viande rien que pour eux.

La petite s'était pelotonnée contre le dos de l'oie et ne bougeait plus. A l'ouverture, les gens du resto ont appelé les secours, mais les pompiers ont tardé à venir, parce qu'ils avaient été réquisitionnés pour un énorme carambolage et une quantité de chutes de piétons survenus dans la ville haute, alors qu'il n'y avait même pas de verglas. Quand ils l'examinèrent enfin, ils s'aperçurent que deux côtes cassées s'étaient enfoncées dans son cœur, et elle restait là, la joue posée sur le dos de son amie l'oie, froide.

## Le lien

*Carine Ballet – Musaraigne – Journans – Rhône-Alpes*

Il est là devant moi depuis quelques minutes... Déjà, ses yeux fouillent mon âme et nos corps se respirent, impatients de remplir le vide de toutes ces années blanches. Combien de temps... Quinze ans que je n'ai pas senti ce mélange de parfum de peau et de tabac brun roulé qui noyait mes tentatives de résistance et me rendait captive de son corps. Il m'invite à m'asseoir enfin, d'un geste lent et précis, il me désigne la banquette rouge de ce café où nous nous sommes réfugiés.

Une sensation de torpeur envahit mes sens comme dépassés par trop d'émotion. Devant moi se tient mon amour de jeunesse et toute la force et l'intensité de notre passion immature me déborde comme un fleuve trop longtemps contenu. Je n'ai plus la maîtrise de mon corps habité par le désir de me coller à lui et de nicher dans les replis de sa peau, dans les creux de son intimité.

" - Je m'assied à côté de toi ?

- ok...

- Alors, c'est drôle ton appel, si longtemps après...

- Ouais, quand j'ai aperçu ta fiche sur le site " Trombiscopes", j'ai appelé, toi et d'autres personnes du Lycée qui avaient laissé leurs coordonnées... je sais pas, un besoin de revoir des proches perdus de vue...

- Tu as bien fait , ça m'a troublé... je pensais pas... c'est étrange.

Nous nous étions connus au Lycée et nous avons vécu une relation chaotique et passionnée pendant une dizaine d'années. Nous étions des amants terribles, nous autorisant toutes les infidélités et les coups bas, conscients du mal que nous nous faisons, impuissants à nous rendre meilleurs l'un pour l'autre. Mais je l'aimais comme on n'aime qu'une fois. Pour toujours. C'est moi qui avais rendu les armes, vaincue par la souffrance que confère le manque de l'autre, épuisée par l'incertitude du lendemain, torpillée par les impacts d'abandons répétés. J'avais épousé son meilleur ami. Dernière trahison. Je choisissais la vie. Sans lui. Mon mari me protégeait comme un tout petit enfant que j'étais encore, je me donnais le temps de grandir auprès de lui, sa famille me comblait d'affection.

Mais il m'appelait. Et à nouveau, je lui cédaï, amoureuse, folle et heureuse... Comblée pour un instant. Amours archaïques peut-être... en tout cas je revendiquais mon innocence et la pureté de nos sentiments. Il m'aimait aussi, je le sentais... à sa manière, en pointillé...en résistant, il ne s'abandonnait jamais. Il était le vainqueur . Bravo.

Je me retrouvais seule, l'aveu de mon infidélité avait fait fuir mon mari.

- Tu sais, je m'en suis pas encore remis quand tu m'as quitté pour mon meilleur ami...

- Désolée... je devais te fuir, t'oublier, tu te souviens... je souffrais, je te détestais, je voulais t'humilier... Je croyais me mettre à l'abri de toi en salissant ce qu'il y avait de plus sacré, ton amitié pour Jim. Mais nous n'avons pas su nous arrêter, sacrifiant les autres pour quelques moments de plaisir.

Instinctivement, il se penche vers moi et dépose un baiser brûlant dans mon cou, dans le creux que forme l'os saillant, alors, je me sens partir, je suis perdue...

- Tu te souviens, j'adorais cet endroit de toi...  
c'est si doux et ta peau tressaille à chaque fois.  
- hum...

Rien ne l'arrêtera donc jamais. Propriétaire de  
mon corps qui se cabre et se révolte un bref  
instant.

- Je me suis remariée, j'ai quatre enfants...  
- Moi aussi, je suis marié... J'ai une fille  
- J'avais ce besoin de certitude, de protection,  
j'avais envie de donner la vie...  
- Pourquoi tu ne me l'a jamais dit ça, tu ne m'en  
as jamais parlé ...?  
- On aurait fait quoi de plus ?  
- On aurait fait plein de bébés ensemble...

Je suis une princesse de conte de fées et mon  
prince charmant est en train de m'expliquer que  
nous nous sommes ratés en beauté... Son beau  
regard vert m'émeut, une tendresse soudaine,  
maternelle presque, m'étreint, et pour la  
première fois une envie de le protéger, de le  
serrer et de le couvrir de baisers. Mon amour.

## Réception

*Brigitte Guittard, Faustine*

Le bonheur est dans l'instant

Une journée vraiment radieuse...

Un panier à la main, crinière argentée au vent, Charles arpente la rue principale. L'air est pur. La lumière éblouissante. Une paix retrouvée après les giboulées. Mais les bourgeons—ces timorés-- hésitent encore...

Ce soir il reçoit et sa maison prendra vie.

Avant les courses il s'astreint à composer une liste. On ne sait jamais ! Les préparatifs s'émaillent souvent de surprises et c'est le chambardement dans votre mémoire...

Et puis, en y réfléchissant, dresser, dès le matin, l'inventaire des achats enveloppe le dîner d'importance. Le pare de solennité. Charles aime agir avec faste.

A l'étalage des primeurs il se sert de haricots, de thym et d'ail puis d'un pas alerte pénètre là où il est attendu : dans la boulangerie.

La fougue s'est peut être un peu émoussée avec l'âge. Il lui reste la faculté d'entreprendre et aujourd'hui une ardeur conquérante l'aiguillonne.

-- Qui invitez vous donc ce soir ? Interroge Sylvette en soif de potins mais pas uniquement... Comment retenir, soupire-t-elle, ce Monsieur qu'elle voit s'atteler si

courageusement à ce qui est habituellement du travail des femmes et qui garde de bien jolies manières...

Un conciliabule coupé d'interjections et de ricanements les rapproche et quand il quitte la boutique, le visage de Charles affiche dans la vitrine l'air benêt d'un écolier pris en faute.

Ce que ne manque pas de repérer la silhouette droite et sombre longeant la grille de l'église. La grande Madame Maroni qui, pour exprimer sa secrète et perfide aigreur fait semblant, aujourd'hui, de le prendre pour un inconnu.

Chez Jules il a cueilli des batavias.

A présent les voilà à trinquer lentement devant la cheminée, assis sur des tabourets, bercés par le tic-tac de la pendule.

Jules est contrarié. L'hiver n'a pas été assez rude, les parasites rouillent et décortiquent les branches.

Feuilles rongées par les insectes, Jules rongé par les soucis. La vieillesse de cet ancien cheminot est jonché de tracasseries. Il ne cesse de maugréer entre ses gencives édentées. Aujourd'hui, inaccessible aux jérémiades Charles sert un autre verre.

Puis en silence, fraternellement, ils se laissent bercer par le tic-tac jusqu'à ce que Jules finisse par déclarer :

-- L'été sera chaud, je l'ai vu à la pelure des oignons...

Me voilà les amis...claironne-t-il, de nouveau à la maison, à l'adresse du labrador et des Siamois.

Il y a encore tant de choses à régler. Il méprise l'amateurisme et quand il reçoit il n'ose pas s'aventurer hors de la forteresse des

conventions. Il se sent investi par l'honneur du travail bien.

Dresser la table.

Choisir la nappe à motifs rouges, la plus gaie et celle qui ne nécessite pas de repassage.

Disposer les assiettes-- des assiettes dépareillées qu'il marchande dans les vide-greniers. Il prétendra céder aux caprices de la mode londonienne : une mystification assez plaisante qui le fait sourire d'avance...

Choisir les verres.

Passer un chiffon doux sur la lame de chacun des couteaux.

Mettre à chambrer quelques Côtes de Bergerac.

Le gigot mijote...

Tout est prêt. Trop tôt.

Affalé dans un fauteuil du salon, au milieu des bibelots choisis par Lucie, il se demande quelle aurait été sa vie avec elle.

En disparaissant elle lui laissait trois enfants, le souvenir d'une femme spirituelle et entreprenante, donnait le coup de grâce à ses propres certitudes et signait la faillite de l'entreprise.

Il sirote un verre de Porto.

Il aurait aimé surprendre chez elle l'apparition des petites faiblesses, la consoler :

" Une nouvelle ride sur le front ? Non, ma chérie, c'est l'éclairage qui est mauvais..."

Il l'imagine vieillissante, essouffée, les mains bariolées de taches brunes, les articulations engourdis, l'esprit chancelant.

Ils auraient pu glisser ensemble, bras dessus, bras dessous, comme deux compagnons d'infortune, comme ces vieux couples se promenant, le pas hésitant, le regard hagard, muets, mais soudés l'un à l'autre...

On sonne. D'un bond il est à la porte. Ils sont tous là, avec un cadeau : une bouteille d'Armagnac dans son coffret de bois.

Quand la saison s'est prêtée, il a reçu, enveloppé de papier brillant un arbuste et sa motte qu'il a planté au milieu du gazon et vers lequel il a promené ses amis en été : Voyez votre cognassier du Japon, comme il se sent bien chez moi...

-- Nous le savons bien, Charles, vous avez la main verte..."

Dans l'entrée c'est l'hilarité. Le chien jappe. " Ah! Ah! Il donne la patte... comme il est gentil..." Un brouhaha empli de chaleur et de lumière.

Charles aide les femmes à se débarrasser des manteaux. Nadine est particulièrement élégante, il repère les nouvelles boucles d'oreille, le foulard parme qui rehausse le regard.

Irène gracieuse et parfumée dans un ensemble chatoyant...

Catherine tend son imperméable et fait la moue : " On m'oublie !"

Charles tente de se rattraper : " Vous êtes en beauté..."

-- Taisez vous...

Le bouchon de champagne saute.

Charles a acquis la conviction que le secret était de vivre dans l'instant, et que de certains instants jaillissent de véritables arcs-en-ciel...

## «...Mais c'est la mer qui prend l'homme. »

*Muriel Rousseau - Ephata – Soissons - Picardie*

Lucie a décidé d'aller à Paris voir l'exposition si médiatisée au Grand Palais : celle de G. Courbet. Lorsqu'elle arrive, la longueur de la file d'attente la dissuade. Elle tourne son regard de l'autre côté de la rue, vers ces 150m de façade, avec ses colonnes doriques entourant la grande porte d'entrée ouvragée : Le Petit Palais. Ce lieu où les arbres en fleur, comme des demoiselles d'honneur invitent à succomber au charme architectural conçu par Charles Girault.

Elle entre et lève spontanément la tête vers ce dôme et ces verrières qui proposent au printemps d'illuminer les bijoux exposés.

Les artistes invités sont Joaquin Sorolla et John Sargent. Un espagnol et un américain, classés dans « les réalistes » du XIX<sup>èm</sup> début XX<sup>èm</sup> siècles. La touche impressionniste est perceptible.

Deux inconnus pour Lucie.

Dès le début elle est subjuguée par la force du grand format « Le retour de la pêche » 1894. 265 X 325 cm. Sorolla fixe comme un instantané ces pêcheurs simples, pauvres, tirant leur barque par deux bœufs vers la plage.

Leurs chapeaux de paille sont élimés, leurs corps robustes et fatigués, le poids de leur labeur semblent stigmatisés par ces bœufs têtes courbées, les pattes dans l'eau, tirant avec lenteur la pesanteur d'un jour de plus, d'un retour, avant un autre départ.

La lumière qui doit être celle de Valence éclabousse sur la crête des vagues, les bras de chemises retroussées, de la voile gonflée.

Lucie entend le piaillage des mouettes, l'écume qui se retire, la voile de tissu épais se froisser, les mots rares et efficaces des marins. Elle sent l'iode, le poisson frais, la sueur.

La visiteuse avance quelques pas plus loin, et tombe sur « En cousant la voile » 1896. 220 X 302 cm. Là, elle s'assoit car tout un bruissement de conversations se fait entendre.

Une grande voile en partie posée sur des chaises, de l'autre au sol est réparée par des mains féminines, de plusieurs générations. Toutefois, deux hommes : un âgé, et un plus jeune, sans doute de passage, sont là aussi.

Les ardeurs du soleil sont tamisées par de la verdure fleurie, au-dessus on devine une tonnelle.

Elles discutent avec animation, roulant les « r », ponctuant de « Oh, Dios mio ! » et de signes de croix. Les exclamations sont teintées de religiosité matinales de superstitions où par moments fusent des éclats de rire sonores.

Lucie ferme les yeux pour mieux les entendre. Une jeune femme rappelle les récits de tempêtes racontées par ses grand-père, père et mari. Cette déchirure illustre le rapport à la mer, cet élément vivant, tantôt maternelle, nourricière, tantôt tumultueuse, envahissante.

Cette fois là encore, leurs hommes l'ont échappés belle, heureusement leurs prières ont été exhaussées, que soit bénie la Vierge Marie !

La vieille Conchita, veuve, a eu moins de chance, son mari, lui n'est jamais revenu. Ces disparitions douloureuses laissent toujours le goût amer du doute, et un manque. Comment faire le deuil ? « Où est-il mon Carlos ? »

Pour survivre avec ses enfants, elle fait du rempaillage et puis heureusement que la communauté est là pour l'aider !

Montserrat, elle, travaille à la conserverie, dure tâche, laissant ses mains rouges, gonflées, tailladées, mais lui permettant de faire face aux besoins de la famille : élever les enfants, les mettre à l'école. Eux, ils sauront lire et écrire.

Ainsi aussi, elle oublie les moments où son mari de retour, abusant souvent de l'alcool parfois la bat. Il ne retrouve plus sa place à terre, alors il se noie. Les enfants jurent qu'eux, laisseront cette maudite Méditerranée tranquille, et surtout loin. Ils chercheront leur pitance ailleurs. Monserrat ne lui en veut pas, c'est ainsi, son père déjà certaines fois...

Le vieux au bout, écoute, il ne dit rien, il comprend les uns et les autres ; lui il a été blessé au cours d'une expédition, il tient juste debout.

Cette immensité liquide est une maîtresse capricieuse. Elle attire, fascine, charme, ils l'ont dans la peau, son eau salée coule dans leurs veines. Même si elle les fait souffrir, rompt leur corps, ils ne peuvent rester longtemps sans entendre sa mélodie, sans se laisser bercer. A terre, la joie de retrouver les siens est vite ternie par cette solitude qui les tient aux tripes, tel un liseron agrippé à chaque boyau. Le besoin et la nécessité de repartir sont là, invincibles. Ils sont de nulle part.

Maria savoure à l'avance le court instant où son mari sera là de nouveau. Il la regardera sans rien dire, pas un son, car c'est évident, ils se connaissent depuis toujours, les maisons de leur enfance étaient accolées, ils s'aiment, se comprennent. C'est leur destin, que Dieu les garde !

Ils s'étreindront, avec la force du manque, puis remonteront à la surface. Il prendra ses enfants, encore bien jeunes, le plus petit mettra un peu de temps à le reconnaître et se laisser approcher. Cramponné aux jupes de sa mère, il hasarderá un œil vers son rival, puis se laissera amadouer. Avec des morceaux de bois flottés, il leur aura taillé de petits bateaux. Les enfants seront heureux. Puis il ira au café, boire du vin en jouant aux dominos ou aux cartes.

Sur la tableau, à l'arrière, Pédro chasse comme une mouche l'idée que peut-être sa femme ne

lui a pas été fidèle. Qu'importe, il ne veut pas le savoir. Il prendra son dû. C'est tout.

Miguel, lui, le visage défiguré par une vilaine cicatrice, devra se contenter des filles du port. Ne vivre que le présent.

Diego, regarde ses mains : calleuses, brûlées par le sel et les cordages, empestant le poisson. Hier, encore dans la promiscuité de la barque, lui interdisant toute intimité, il avait pour seule liberté le plaisir de reprendre son tour de barre, unique moment où il avait la sensation de maîtriser un peu quelque chose, et lui permettant de rêver un peu. Imaginer un moment, un lieu sans souffrance.

Il faut souvent changer la voile car les vents tournent, trouver le bon ri se fait d'instinct. Peu de sommeil, néanmoins seul refuge, il pense à sa famille pour qui il est là à fouiller le ventre de la mer.

Enfin rentrer, manger autre chose : des fruits, des légumes, de la viande, et boire les bienfaits de la vigne. Sortir du silence, bien que vite saturé du bruit.

Les pensées, questions, joies et rêves des hommes et des femmes se croisent d'un tableau à l'autre. Leurs vies sont ponctuées d'unions fugaces. Ensemble et séparés.

Les marins devront repartir après la fête où le flamenco et les saudades dilueront tout cela, au cœur de la communauté réunie dans la fraîcheur de la nuit. Cette prochaine fois, ils devront aller plus loin, chercher une proie vendue plus chère, et braver plus de risques, mais ce sont des hommes, des héros ordinaires, que les yeux des femmes admirent.

Lucie sursaute lorsque le gardien lui demande :

-« Ca va, madame ?

-Euh, oui, oui très bien. »

Elle se lève, s'arrachant à ces gens, comme des amis qui se sont confiés. Elle glisse au milieu des portraits guindés qui s'alignent sur le reste des murs.

Puis, elle sort de ce voyage muséal, en se promettant de se perdre à nouveau par hasard dans ces lieux magiques.

## Noce brune

***Dominique Beck- Louise – Saint-Pardoux – Les Deux-Sèvres***

1887, sir Ernest Alfred Wallis Budge, officier de l'armée des Indes, rentre au pays pour administrer le domaine familial et se marier.

C'était peut-être cette lumière blême qui l'irritait, et son incapacité de se rappeler le prénom de sa fiancée, les deux indiquant qu'il approchait de l'Angleterre. Depuis le pont du steamer, l'embouchure de la Fal apparaissait dans une vapeur laiteuse, puis le port de Falmouth baignant dans la Manche sa jetée de calcaire blanc. Pendennis Castle devait émerger de la brume plus loin, dominant la plage décolorée par les vents d'ouest. Sir Ernest Alfred Wallis Budge rentrait en Cornouailles, rappelé par la mort de son père, sir Charles Henry Wallis Budge, après dix années passées dans l'armée des Indes.

C'est là-bas, à Lahore, qu'il avait passé sa première vie d'homme, partagée entre les devoirs d'un officier et les plaisirs, de la chasse au cricket, près du bidonville d'où montaient les filles au visage marqué de crasse et de soleil, les dents brillant dans l'ombre du sari, louant pour deux roupies la nuit leur corps d'enfant et leurs grands yeux noirs de petite femme.

A Pendennis Castle, c'était une demeure foisonnante d'objets qui l'attendait, il s'en doutait. Dans ses lettres, son père racontait longuement ses voyages en Egypte et toutes les choses anciennes qu'il en rapportait et amassait avec une passion obstinée.

Ses oncles avaient dû s'occuper de tout, il arriverait pour un deuil calme où il se consacrerait à sa nouvelle vie de gentleman farmer.

Sur le perron, la domesticité l'attendait, le vieil Harold encore plus parcheminé que dans ses souvenirs et Stanley, le jardinier bègue, flanqués d'une jeune chambrière dont le teint ivoirien et la croupe chevaline lui évoquèrent, sans qu'il l'eût jamais vue, la future lady Wallis Budge.

Il pourrait enfin dormir dans un vrai lit. Son petit déjeuner le mit de bonne humeur : thé, œufs, porridge, comme à Lahore. Sauf que, là-bas, Sharazad, sa fille de location préférée, lui préparait le matin un thé à sa façon, breuvage noir et puissant qu'il n'avait jamais goûté ailleurs.

Pour commencer, il fallait visiter le domaine dont il aurait désormais la charge. Il avait très peu de souvenirs dans cette maison. Sa mère, lady Louisa, était morte à sa naissance. Il ne connaissait d'elle qu'un portrait au pastel accroché dans la salle à manger : un long visage pâle encadré de sages bandeaux blonds, des mains soignées croisées sur une étoffe grise.

En pénétrant dans le bureau paternel, il tomba nez à nez avec un immense papyrus cloué au mur, où des centaines de profils impassibles le fixaient de leurs yeux éteints. Sur la table, il souleva une autre main posée en guise de presse-papiers, momifiée celle-là, qu'il reposa vivement.

Dans l'atelier de peinture adossé, des toiles s'entassaient sous une couche qu'on aurait crue de poussière, mais sir Ernest comprit qu'il n'en était rien en voyant sur l'étagère aux pigments un flacon de « mumia ». Dans ses lettres, son père lui avait parlé de cette couleur, à son avis bien meilleure que la terre de Siègne, obtenue par la pulvérisation des momies, qui produisait

un brun profond. Toutes ces scènes de chasse, de polo, de cricket, avaient dû rayonner d'un bien autre éclat, et en effet, quand il les gratta avec un couteau, les robes de mousseline, les ombrelles, les rubans accrochés aux dog-carts et même l'Union Jack planté en bout du terrain de polo reprurent vie.

Restait dans un coin un tableau ovale, portant une étiquette ovale de laiton ternie " Portrait de la mère de sir Ernest, 1859 ". Mais lady Louisa, le pâle visage accroché dans la salle à manger, s'était éteinte en 1857 en le mettant au monde. Était-ce elle que quelqu'un, son père à coup sûr, avait cru bon de dissimuler, parmi les autres toiles, sous une opaque couche brune, d'où n'émergeait qu'une main alourdie de bagues clinquantes ? Détachant le camouflage par fragments, le couteau révéla une longue djellaba ornée de perles polychromes, puis un voile bleu retenant des cheveux d'un noir d'ébène, et les traits d'une toute jeune fille, à peine sortie de l'enfance. Mais la peau sombre du visage résista à la lame : elle ne devait rien au mumia. C'était le portrait d'une fille de basse condition, crasseuse comme la rue, sûrement ramassée quelque part en Egypte.

Voilà donc ce qu'était sa mère ? Et combien, ricana-t-il, trente ans auparavant, son père payait-il ses nuits avec « la mère de sir Ernest » ?

Ni la bordée de jurons qu'il lâcha en claquant la porte, ni la fraîcheur du parc ne l'apaisèrent.

Il chercha la cabane à outils de son enfance, mais cette fois fit un bond en entrant : la resserre était occupée par des dizaines, des centaines peut-être, de chats momifiés. Stanley arriva en courant pour expliquer, ému à ne pas bégayer, que sir Charles rapportait tout cela d'Egypte, et que, une fois broyés, il n'y avait pas meilleur engrais pour le gazon. Sir Ernest renvoya violemment la porte sur son loquet, et le jardinier à ses rosiers.

Il en oubliait presque la fiancée, qui se manifesta un matin par la lettre d'une miss

Frances Cliffith Bornes. Les oncles avaient pris la précaution de sélectionner pour leur neveu la future lady Wallis Budge, car on sait bien qu'un homme qui a goûté dix ans de la vie aux Indes doit sans tarder être ramené à la vraie vie.

La fiancée s'avéra aussi blonde, pâle et charnue que la chambrière vue à son arrivée, distinguée comme une aristocrate campagnarde, les joues rebondies, élevée aux brises de la Manche et au bon bœuf anglais. Elle aimait la broderie, les matches de polo, le gazon par-dessus tout, et englobait dans un même mépris tout ce qui, homme ou bête, noir, velu et sans doute malodorant, ne pouvait se trouver, grâce à la bonté du Créateur, que de l'autre côté du Channel. Dès sa première visite à Pendennis, elle se mit à hurler en relevant ses jupes quand elle croisa un débris de chat au détour d'une allée, et faillit tomber en pâmoison à la vue de la main momifiée.

En homme raisonnable et soucieux de l'avenir de son ménage, sir Ernest fit allumer un grand feu dans le parc. Stanley tenta de sauver les momies de chats du bûcher.

" Monsieur, vous n'y pensez pas, sir Charles tenait absolument à ce qu'elles fertilisent le parc, il n'y a pas mieux pour le gazon !

- Sacrebleu, et comment fait-on dans tous les endroits du monde où personne n'a entendu parler de l'Egypte et de ces insanités ? Brûlez-moi tout ça, et en vitesse. "

Le contenu de l'atelier suivit le même chemin. La peinture à l'huile envoyait au ciel des flammes multicolores, et le mumia s'avérait un bon combustible.

Harold apparut, timidement :

" Même le tableau ovale, sir ?

- Oui, même le tableau ovale. "

De quoi se mêlait ce laquais ? Savait-il quelque chose ? De toute façon, il était trop tard.

Pendant le temps des fiançailles, sir Ernest découvrait son domaine et poussait souvent jusqu'à Little Pendennis Fort, sentinelle fortifiée

dominant l'ivoire de la plage, d'où il observait pendant des heures, au bout de ses jumelles, les nuances mousseuses de la mer.

La vie et les affaires du château s'en ressentaient bien un peu, mais il n'est pas extraordinaire qu'un homme soit passablement dérangé à la veille de se marier.

Le ciel le délassait quand une lueur bistre, un reste d'orage sans doute, obscurcissait l'horizon. Il fut attiré par les moutons sombres au milieu des cirrus effilochés, et un jour une tache brune sur le pont d'un steamer à l'accostage le fit sursauter. Les jumelles montrèrent un vulgaire tas de ballots.

Il venait de comprendre qu'il cherchait toujours la même chose, qu'il guettait inlassablement, comme si c'était possible, au milieu des ombrelles et des capelines, apportant avec elle la poussière ocre du bidonville, une de ces filles basanées qui grandissent sans soins dans des baraques, si frêles qu'on aurait senti craquer leur petit corps sous les doigts.

Qu'était devenue Sharazad ? L'argent qu'il lui avait laissé était sûrement épuisé. Peut-être était-elle mal nourrie, malade, aux mains d'hommes brutaux, pire encore, vendue ?

Le soir même, il envoya une lettre à son colonel à Lahore, avec un ordre pour sa banque, le pressant de trouver Sharazad, de négocier ce qu'il fallait et de la mettre sur le premier bateau en partance pour l'Angleterre. Le colonel s'exécuta et lui annonça l'arrivée de la jeune fille sous un mois par le Newquay. La requête ne l'étonnait pas, car les officiers convenaient souvent au mess que ces filles si jeunes étaient source de problèmes, et pourtant, le jour du départ, plus d'une avait fait partie des bagages.

Sir Ernest continuait ses escapades à Little Dennis Fort, désormais indifférent aux couleurs du ciel et de la mer, et attendait sans hâte son mariage.

C'était une belle journée pour une noce, limpide et fraîche, comme on n'en voit qu'en Cornouailles, vers la mi-juin, quand une grande marée a encore décoloré le ciel. Depuis le perron, dans la victoria qui s'approchait au grand trot, suivie des équipages des invités, il admira mis Frances serrant autour d'elle son châle de mousseline blanche, vision claire et radieuse dans la lumière d'été, imaginant le joli tableau que cela ferait, cette accorte jeune femme au teint laiteux, entourée de petits cornouaillais aux boucles blondes, portant une étiquette de laiton ovale: " Portrait de lady Frances Wallis Budge et de ses enfants " .

Prenant ses jumelles, il vit un steamer entrer au port de Falmouth. C'était le Newquay. Il fit chercher Harold.

" Vous irez chercher au port une personne qui arrive par le Newquay. C'est une Indienne. Vous lui donnerez de quoi se restaurer et l'installerez dans une chambre."

Réfléchissant quelques instants, il ajouta :  
" Dites-lui que je la verrai après la noce. "

## Transparence

*Jocelyne Dupont – Miss – Lachine - Québec*

Une nouvelle en une page un peu mélancolique sur le désir de plaire et les années qui se fanent...

Agrippée au poteau, je fixe la tête vide les jets de lumière qui éclatent sur mes pupilles à intervalles saccadés. À la station, il entre et se dirige vers une place qui s'est libérée un peu plus loin. Je le trouve séduisant. J'aime les sillons de sa mâchoire et les fins cheveux courts sur sa nuque, me donnent l'envie d'y plonger les doigts. Je peux le détailler à ma guise puisqu'il ne me regarde pas. Je me sens propulsée vers un sommet d'euphorie. Il a le regard doux et ses mains qu'il passe sans cesse sur ses cuisses comme pour en effacer un faux pli, lui donne un air nerveux que je trouve singulièrement attachant. J'ai envie de lui plaire, mais aussitôt s'affaisse sur mes épaules la croix de mon âge, écrasant d'un coup de masse mon d'ivresse trop hardie.

Mes pensées coulent le long de mon corps. Je lève les yeux sur mon reflet flou qui se répand sur une plaque métallique brillante encadrant une publicité de crème solaire. À mon insu, ma peau s'est transformée; relâchée, ridée, tachetée comme un fruit qui se gâte au soleil. J'en ai pris conscience lorsque c'est devenu un fait inéluctable, un processus irréversible. Un peu comme la maladie qui vous terrasse du jour au lendemain. On ne se rappelle jamais l'instant fatidique où le mal s'est insinué. Si je n'ai aucun souvenir du premier jour où une ride a strié ma peau, je sais en revanche que ces sillons sont là pour rester. L'incontestable brutalité de cette

réalité m'afflige. Elle ne cadre pas avec la jeunesse de mon âme.

Ses yeux charmeurs convergent vers les miens. Est-ce que je fabule ou bien il me porte vraisemblablement de l'intérêt ? Je me sens soudainement embarrassée, je détourne le regard et rougis, adoptant une mine timide, mais émouvante. C'est tout ce que j'ose faire désormais...

J'ai beau me crémér avec de petits pots ultras précieux, tout cela est vain. Comme la trace noire laissée par une paume de main maladroite sur une toile de pastel : le dégât est irrécupérable. Il me faut maintenant des heures de préparation pour avoir l'air présentable. Si au moins le résultat donnait le change, je serais encline à y passer encore plus de temps. Avec quels artifices arrive-t-on à camoufler une vie qui s'écoule ?

Ce jeu d'œillades qui dure depuis un moment me rend folle. Mon cœur trépigne. Je plais à un inconnu ! Ma tête défile des clichés à toute allure. J'imagine tout ce qui pourrait s'ensuivre. Je regrette de ne plus avoir de rouge sur les lèvres, de ne pas porter ma chemise blanche ajustée qui met ma poitrine en valeur, sans parler de mes dessous désassortis. Il est déjà en train de me déshabiller... Je trouve mes pensées ridicules, mais il y a longtemps qu'on ne m'a pas regardé de la sorte.

Le plus désespérant, c'est qu'on devient transparent. On ne nous voit plus, on a plus d'âge. L'attraction physique n'a pas de demi-mesures. Elle ne supporte pas l'ombrage. Il faut être jeune ou totalement décrépité pour ne pas en souffrir. Traverser ces instants entre deux âges est insoutenable. Savoir que tout est derrière soi, irrécupérable.

Je suis bousculée par une marée qui monte à la station du centre. Mon talon piétine une petite sandale d'été. Je me retourne pour m'excuser et j'aperçois ses yeux brillants de jeunesse qui lui sourient.

## Pas ici

*Jocelyne Dupont – Miss – Lachine - Québec*

Une rencontre fortuite, un désir physique et des remords de conscience...

Elle avait entrouvert la fenêtre et un vent tiède avait envahi l'habitable. Traversant l'allée qui menait à la rue, elle avait presque totalement freiné pour s'assurer que la voie était libre. Son copain regardait droit devant lui, pédalant debout comme un forcené. Lui, sûr de lui — assis sur le siège étroit de la bicyclette, les mains agrippées derrière le dos — se laissait porter par les coups de pédales saccadés. Ses yeux croisèrent les siens sur une note insistante, impertinente. Un regard intense qui se termina par un sourire malicieux et qui la fit rougir; le posant sur elle avec toute l'insolence de sa jeunesse. Il devait avoir à peine treize ans, quatorze peut-être. Elle ressentit dans son message, l'enfièvrement du désir, un désir immédiat, purement charnel et qui ne laissait aucune place à autre chose. Elle l'avait trouvé beau, mais ne l'aurait sans doute pas regardé de la même manière s'il ne lui avait pas lancé le premier, ce regard sans équivoque. Les cheveux mi-longs, les lèvres charnues, les bras bronzés. Hardi. Elle ignorait pourquoi elle lui avait répondu si rapidement par une esquisse de sourire entendu. Il s'en allait, sourire en coin, le cou tordu comme ces chiens que l'on tire de force au bout d'une laisse. Son ami pédalait trop vite. Il n'avait pas eu la présence d'esprit de lui dire de s'arrêter ou de ralentir. Lui, n'avait rien vu, rien senti de ce qui s'était déroulé dans son dos pendant qu'il grimaçait sous les efforts. Ces quelques secondes, elle les avait vécues comme dans ces films où, pour en délimiter le moment crucial, on passait la scène au ralenti.

Elle avait ensuite embrayé et tourné le coin de la rue rapidement. Elle sentait son cœur battre dans sa poitrine. Elle passa sa main sur le côté de son visage, une chaleur irradiait tout son corps...

Elle roula quelques coins de rue avant de ranger sa voiture sur le bas-côté. Elle pensait que c'était la première fois depuis des années qu'on ne lui avait pas purement adressé un regard d'envie comme celui-là. La flèche était directe et franche, elle l'avait reçue en plein cœur. Elle s'était sentie séduisante et désirable; cette sensation que l'on voudrait porter tous les jours sur soi, qui rend la vie légère et qui accapare toute la place. Un sentiment coupable accompagné d'une énorme gêne tentait de réfréner ses ardeurs. La sagesse lui dictait de balayer de la main ce petit incident de parcours, d'en garder à la limite un souvenir rieur. Une anecdote qu'elle ne pourrait pourtant jamais partager, à moins d'en falsifier les émotions, de tout tourner en mièvrerie. On la jugerait sans indulgence, à peine un adolescent et elle, une femme... Mais elle n'avait que faire de sa raison pour l'instant, elle avait envie de ces sensations qu'il lui avait insufflées dans les veines sans ambages.

Elle décida de sortir marcher pour s'aérer l'esprit. Elle prit la direction du canal et s'assit sur un banc, se laissant porter par le courant qui défilait devant ses yeux. Elle se remémorait la scène comme un disque qui tourne sans fin. Le scénario était indécent, mais ô combien agréable ! Elle s'abandonna complètement à cette sensation presque oubliée.

Elle pressentit qu'il était derrière elle avant même qu'il ne plaque son vélo par terre. Téméraire, il l'avait suivi. Elle sourit intérieurement sans se retourner. Il s'installa à ses côtés, essoufflé par sa course effrénée. Elle sentit la peau écorchée de son genou toucher le sien. Il la fouillait de son regard impétueux, la déshabillait. Elle demeurait immobile à scruter les flots bleus droit devant, sa respiration se faisant de plus en plus haletante. Il lui prit le

visage et la força à le regarder, ses yeux plongèrent dans les siens comme dans un fleuve pour s'y noyer. Elle toucha son bras, hésitant entre le désir et la raison. Il lut dans son regard son tiraillement et y coupa court en l'embrassant fougueusement. Sa bouche avait un goût frais de cerise. Leurs langues se mélangeaient, leurs mains se cherchaient, leurs souffles accentuaient ce désir déjà bien trop embrasé. Le bruit d'un cycliste mit un frein à cet instant de déroute. Elle se détacha sèchement de lui, reprenant sa raison, retournant dans son moule de jeune femme correcte, un éclair de panique dans les yeux. Est-ce que ce type les avait vus ? Qu'est-ce qu'il lui avait pris d'embrasser un gamin en pleine place publique ? D'embrasser un gamin tout court ! Elle devait avoir deux fois son âge. Quel scandale ! Leurs visages se tournèrent vers le cycliste qui affichait une mine de vierge offensée. La honte l'inonda de sa vague ravageuse. Lui, provocateur, se réjouissait de ce témoin accidentel. Pour narguer son spectateur, il tenta une étreinte. Elle le repoussa brusquement en lui intimant d'arrêter et s'écarta de lui. Le type s'éloigna en débitant quelques insultes à son égard, levant les yeux au ciel. Avant qu'il n'eût le temps de réagir, elle pressait le pas en direction de sa voiture. Il enfourcha son vélo, pédalant à sa suite. Elle tremblait de honte et de rage et mit un temps à retrouver ses clefs dans le fouillis de son sac. Lorsqu'elle s'engouffra à l'intérieur, il était déjà bien calé sur le siège du passager. Petit malin. Il savait sa proie soumise. Il n'allait certainement pas la laisser partir comme ça. Il avait envie d'elle, là, tout de suite et plus rien d'autre ne comptait pour lui. Contrairement à elle, il aurait voulu que le monde entier puisse les voir ensemble. Il était le plus fort, le plus beau.

Elle le regardait énervée, était sur le point de lui ordonner de sortir de la voiture sur-le-champ, mais d'un geste ferme et assuré, il l'attira vers lui et enfonça sa langue dans sa bouche. S'ensuivit une bataille haletante de mains et d'esquives. Sa raison lui martelait l'esprit, elle devait lui résister, mais elle avait pourtant

conscience de ce combat perdu d'avance. Un désir torride lui embrasait le corps. Il lui enserrait les poignets et elle abdiquait de plus en plus devant sa force, cédant face à sa propre faiblesse. Il l'embrassait avec ardeur, tentait de déboutonner son chemisier pour caresser ses seins. Ses mains partout sur elle, sa bouche contre la sienne, il lui chuchotait de se laisser faire. Elle se sentait liquéfiée comme du mercure au sol...

Une automobile klaxonna et la fit tressaillir. Dans sa hâte, il avait abandonné son vélo à mi-chemin entre la rue et le bas-côté de la route. D'un signe rageur, l'automobiliste la pria de dégager la voie. Elle l'expédia illico ramasser son engin en le poussant vers la portière. Le type au volant de sa Mercedes pointa son index sur sa tête en passant tout près de sa voiture, la fixant droit dans les yeux. Encore un autre qui les avait surpris en flagrant délit. Décidément, elle devenait complètement folle ! Si ça continuait, toute la ville la montrerait du doigt. Elle s'essuya la bouche du revers de la main, se rajusta sur son siège, passa une main dans ses cheveux en tentant tant bien que mal de se remettre de l'ordre dans les idées. Il ne manquerait plus qu'un policier l'arrête pour détournement de mineur. Elle pensa qu'elle avait besoin d'une bonne douche froide pour se calmer les ardeurs. Elle n'avait jamais ressenti une telle envie avec un inconnu, encore moins fantasmé sur un adolescent !

Il était debout, à cheval sur son vélo, la tête penchée vers sa fenêtre. Elle baissa la vitre pour lui dire au revoir. Il glissa son doigt sur ses lèvres, qu'elle s'abandonna à sucer un court instant. Il lui fit signe de le suivre. Elle repoussa sa main avec regrets, lui signifiant qu'il ne fallait pas aller plus loin, que ce n'était pas convenable. Il la regarda encore avec ce regard qui la faisait fondre d'envie et se mit à pédaler à toute vitesse. Elle inséra la clef dans le contact et embraya rapidement.

Il avait ce sourire assuré et vainqueur lorsqu'il l'aida à descendre de la voiture...

## L'homme en noir

*Les chants du trottoir, Rennes, Bretagne*

L'auto stop

- Paris a perdu hier soir. C'est dommage, ils jouaient bien.

- ...

Il ne doit pas aimer le foot. Moi non plus ça tombe bien.

- Vous faites quoi dans la vie ?

- ...

Je vais me contenter de ce que je vois. Il conduit une grosse voiture noire. Un break. Un puissant break d'après le compteur qui indique 190 kilomètres heure. C'est amusant, j'aurais cru qu'on roulait moins vite.

- C'est quoi le truc là, sur le tableau de bord ?

- Un détecteur de radars.

Deux minutes plus tard, soit plus de 6 kilomètres plus loin, le truc sonne. BiBiBiBiiii. L'homme en noir, de la voiture noire le range calmement dans la boîte à gants. Comme une simple habitude.

- C'est interdit, il m'explique.

Je n'ai pas vu le holster dans la boîte à gants. Je ne demande pas si ça aussi c'est interdit. Je ne demande pas non plus ce qu'il a dans le coffre. Je me demande ce que je fais là. Je suis sûrement en train de dormir. Je vais me réveiller en sueur, boire un verre d'eau et passer une

mauvaise journée mais c'est tout. Je sens que je devrais me taire mais c'est plus fort que moi. Je dois briser la glace. Au moins pour moi.

- Vous prenez souvent des autostoppeurs ?

- ...

Mais c'est qui ce mec ? Je cherche son regard derrière ses lunettes noires. Sans doute des yeux noirs. Absorbant la route comme deux tunnels parisiens. J'imagine deux canons de Glock. Sombres. Efficaces. J'imagine, mais ne pose plus de question, c'est sûrement un tueur, et interroger un tueur ça ne se fait pas, ça lui rappellerait la police. Si ça se trouve il va s'en prendre à moi. En plus je n'ai pas de portable. Pourquoi il m'a pris dans sa voiture ? Sûrement un alibi, une sorte de couverture. C'est pas un tueur alors, un tueur il fait tout en solitaire. Sauf l'amour, pour ça il y a des putes internationales. C'est sûrement un go-fast alors. C'est ça ! Un go-fast. Si on se fait arrêter, aux yeux des flics, le gros sac rempli de coke dans le coffre, ce sera le mien. Evidemment ! Il faut toujours un bouc émissaire. Il faut que je me tire de cette caisse le plus vite possible. A trois, je sors le flingue, je le braque, lui fais arrêter la voiture tout de suite et je me casse à travers les champs. Je dois sortir de ce tombeau. Un, deux ... Trop tard, il tend le bras dans ma direction. Ah, il allume la radio :

" Rire et Chanson ! ..."

C'est pas vrai !!

" ... C'est une femme qui arrive en courant près d'un pêcheur et il lui demande :

- Vous n'auriez pas vu passer un homme blond avec une veste bleue ?

- Si, si, ça fait pas dix minutes.

- Bon, je vais certainement pouvoir le rattraper.

- Oh oui . Le courant est pas bien fort dans le coin "

- Ahahahahah !

- ...

Pourquoi j'ai rigolé comme ça ? Boh de toutes façon je n'ai rien à perdre, je suis en enfer. J'ai mal aux dents. Je suis une corde de basse. Tendue, vibrante, métallique. Je suis une vibration perdue. Pas de mesure, pas de rythme, pas de chaleur. Aucune structure. Je bous, j'explose. J'aurais pas du aller chez Zap. Le sorcier. "Tu boiras bien un p'tit coca" J'aurais pas dû accepter ce verre. Je voulais du stimulant. Il en avait. Deux pilules beiges. Amères, faut faire passer. Il m'a viré ensuite. "Un truc à faire" J'ai marché en attendant l'effet. Plus je marchais et plus je pensais. Jusqu'à l'explosion. Les synapses kärcher. Besoin de vitesse. Je vais rentrer stop.

- Je te descends là.

- Me tuez pas, je dirai rien !

Le type avait ouvert la boîte à gants, sorti une bouteille d'eau, qu'il me tendait. J'ai jeté un oeil sur le hoster. Une simple sacoche.

- On est où là ?

- A l'hôpital.


C'est agréable tout ce calme. La porte de ma chambre s'ouvre sur une silhouette sombre. Je le reconnais, c'est l'homme en noir, il sourit, bienveillant. Il me dit que je sortirai bientôt, que le scanner est pas trop mal mais que si je recommence les tâches vont grossir.




Post – publicité australienne

## En savoir plus sur L'aimant littéraire

L'aimant littéraire propose diverses modalités de cours et des prestations à distance. Il vous accompagne dans vos créations que vous soyez débutant ou un auteur déjà publié :

 **L'atelier d'initiation** vous permet de vous familiariser avec l'écriture en atelier et de découvrir l'univers de la nouvelle en toute liberté. S'inscrire : <http://www.cours-ecriture.org/>

 **L'atelier de formation** en trois ans. La deux premières années sont destinées à acquérir les bases de l'écriture de la nouvelle et les règles des principaux genres littéraires. La troisième année est consacrée à la réalisation d'un recueil de nouvelles personnelles et à un approfondissement des techniques et procédés abordés la première année. [S'inscrire : http://www.cours-ecriture.org/](http://www.cours-ecriture.org/)

◀ **Des cours individuels par e-mail** adaptés à votre projet et à votre rythme. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org) : <mailto:contact@cours-ecriture.org>

◀ **Un service de correction et de réécriture** vous permettra de présenter vos manuscrits aux éditeurs de votre choix. [Nous contacter](mailto:contact@cours-ecriture.org). <mailto:contact@cours-ecriture.org>

◀ Enfin, L'aimant littéraire vous guide dans le choix de vos livres. La **librairie les arts de l'écrit** a sélectionné et répertorié des ouvrages qui répondront à vos nombreuses questions. <http://www.artsdelecrit.com/>